



THÉÂTRE
Des vraies questions sur
des vraies affaires!
Page E 3



MUSIQUE
Quel Radu Lupu se
présentera-t-il cette semaine?
Page E 5

CAHIER

E

CULTURE



mon amie

Los Carpinteros, Coffret à bijoux, 1999, bois.

COLLECTION PARTICULIÈRE

Cuba,



Marcelo Pogolotti, L'Intellectuel ou jeune intellectuel, 1937, huile sur toile. Museo nacional de bellas artes, La Havane

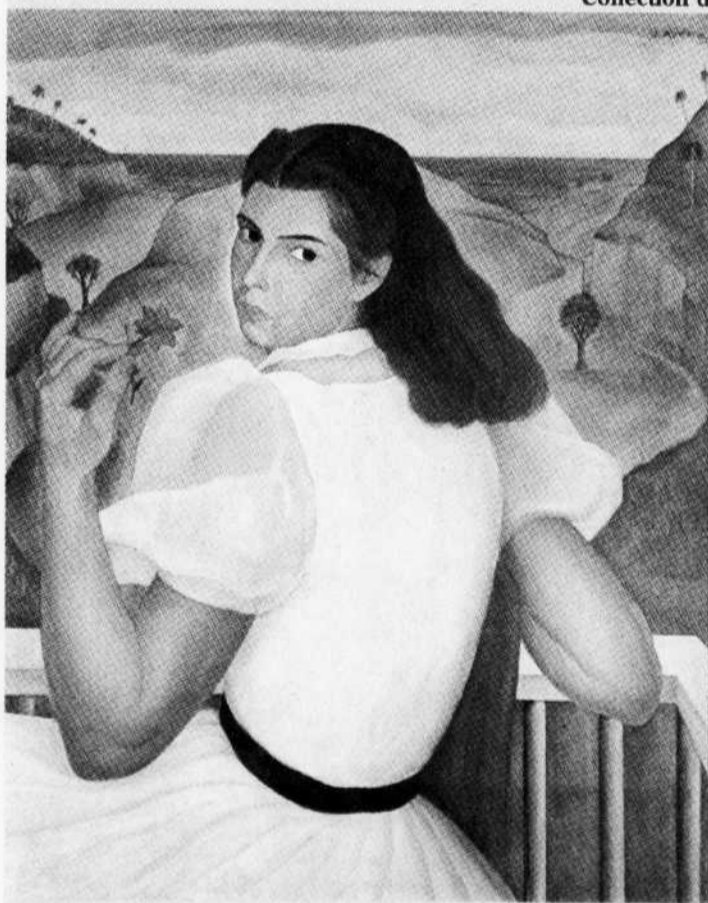
RODOLFO MARTINEZ

fidèle

La cubanidad s'installe à Montréal



MBAM, CHRISTINE GUEST
Raúl Corrales, Cavalerie, 1960, épreuve à la gélatine argentique. Collection de l'artiste.



Jorge Arche, Portrait de Mary, 1938, huile sur toile. Museo nacional de bellas artes, La Havane.

RODOLFO MARTINEZ



Mario Carreño Les Coupeurs de canne à sucre, 1943, duco sur bois. Miami. Collection particulière.

DON QUERALTO

On y a découvert un art méconnu, une expression artistique ancrée dans un pays qui a un goût puissant pour les arts

ISABELLE PARÉ

Si Jacques Cartier y avait navigué, comme le chantait Charlebois, nous aurions tous les orteils plantés dans son sable immaculé, convoité par des milliers de Québécois l'hiver venu. Outre ses plages, ses cocotiers et son Buena Vista Social Club, les Québécois partagent avec Cuba une longue histoire d'amour.

Mêmes souches latines, bien sûr, mais aussi une histoire marquée par la colonisation, des destins politiques croisés et une quête viscérale d'indépendance. Sans compter notre premier ministre canadien Pierre Elliott Trudeau, le seul chef occidental qui voua à Fidel une admiration sans borne, et nos felquistes, qui ont trouvé asile dans le pays du Comandante.

Pas étonnant que la cubanidad, cette réalité insulaire née du choc des cultures entre la Vieille Europe et le Nouveau Monde, traversée d'influences espagnoles et africaines, métissée tant dans sa chair que dans son art de vivre, s'installe rue Sherbrooke, à compter du 31 janvier et jusqu'en juin.

Le Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) s'approprie d'ailleurs à dévoiler un pan méconnu de la riche identité culturelle cubaine en accueillant la plus vaste exposition tenue à ce jour sur l'art de cette île des Tropiques.

Avec plus de la moitié des œuvres puisées à même la collection du Museo nacional de bellas artes de La Havane et une centaine de photographies clés, dont plusieurs inédites issues du riche fonds photographique de La Fototeca, le MBAM a réussi à emprunter à la perle des Caraïbes le plus puissant concentré d'art cubain qui soit jamais sorti du pays de Fidel.

Des chefs-d'œuvre jamais exposés, une salle entière consacrée à l'artiste phare Wifredo Lam, des icônes de la photographie du XX^e siècle, dont des portraits du Che et du Lider máximo pris par les photographes Sallas, Corrales et Korda: le Musée des beaux-arts signe ici une exposition unique, digne des plus grands musées au monde.

Une découverte

En visitant le Musée des beaux-arts de Cuba en 2005, à l'invitation de sa directrice Moraima Clavijo Colom, la directrice du MBAM, Nathalie Bondil, et le conservateur de l'art contempo-

rain, Stéphane Aquin, étaient loin de se douter de la richesse de la collection qui défilerait sous leurs yeux.

«Je connaissais bien l'art contemporain cubain, très connu sur la scène internationale. Mais on y a découvert un art méconnu, une expression artistique ancrée dans un pays qui a un goût puissant pour les arts, avec plusieurs artistes formés à Paris, puis pour les muralistes, en Amérique latine», explique Nathalie Bondil.

«On a réalisé qu'il y avait là une histoire de l'art exceptionnelle qui n'avait jamais été contée d'un seul jet. C'est une exposition qui devrait être au Met. Mais pour des raisons culturelles et politiques évidentes, ça ne s'est pas fait», soutient Stéphane Aquin.

Embargo et politique obligeant, l'art cubain est longtemps resté hors des circuits internationaux. En effet, hormis pour quelques peintres célèbres, comme Wifredo Lam, un moderniste qui s'est frotté aux Picasso, Léger et autres grands peintres modernes, il faut remonter à 1944, au Musée d'art moderne de New York (MoMA), pour trouver une exposition d'importance consacrée aux artistes cubains. Ignoré, l'art cubain ne fut vu après la révolution que de façon épisodique dans les pays du bloc soviétique.

«C'est le premier prêt de cette ampleur fait à l'étranger. La Fototeca a été un élément important pour la réalisation de ce projet, car c'est à travers le filtre de l'histoire que l'on a choisi de faire découvrir ces œuvres», explique Nathalie Bondil.

Après trois ans de travail et de collaboration étroite avec ses homologues cubains, le musée de la rue Sherbrooke accouche de *jCuba!*, Art et histoire de 1868 à nos jours, une exposition comportant plus de 200 œuvres — dont la moitié proviennent de collections nationales cubaines — qui offre un point de vue inédit, à la fois historique et artistique, sur la réalité cubaine. Le reste des œuvres provient notamment du MoMA, du Metropolitan Museum of Art de New York, du Centre Pompidou à Paris et de nombreux prêteurs privés, dont Vicki Gold Levi à New York et la collection Heidi Hollinger de Montréal.

Divisée en cinq parties, l'exposition

jCuba!... explore d'abord la quête d'identité dans cette colonie espagnole qui, au début du XIX^e siècle, aspire féroce à se libérer de l'emprise de l'Espagne. Paysages fauves et tableaux de paysans coupant la canne à sucre marquent cette première échappée dans l'art cubain, qui sera ensuite habité par la montée des idées révolutionnaires et la guerre d'indépendance.

«C'est le premier prêt de cette ampleur fait à l'étranger»

Au tournant du XX^e siècle, dans une île décolonisée où l'esclavage est désormais aboli, l'art, galvanisé par ces nouvelles libertés, connaît un essor sans précédent. Alors, chouchou des touristes étrangers, Cuba devient une destination vacances et une référence culturelle. Les artistes cubains y créent alors des affiches vantant les beautés de leur paradis sous les étoiles, dont on pourra admirer une très belle collection.

Dans l'entre-deux-guerres, de grands artistes émergent de l'école d'art de La Havane, notamment Wifredo Lam, ce géant de l'art moderne, dont une vingtaine de toiles sont exposées. Des œuvres inédites de Marcelo Pogolotti, un peintre militant méconnu influencé par Fernand Léger, au style puissant traversé par l'art déco, le futurisme et le surréalisme, jalonnent aussi ce saut dans la vague moderniste cubaine.

La liberté, malgré tout

«Nous avons obtenu beaucoup de pièces clés qui servent à leurs expositions permanentes. Ils ont été extrêmement généreux de nous les prêter», affirme Stéphane Aquin.

Parmi ces œuvres charnières, une gigantesque murale réalisée en 1967 à La Havane lors du Salon de mai, une œuvre emblématique du XX^e siècle signée par cent artistes, dont le Québécois Edmund Allyn. Exposée pour la première fois hors de Cuba depuis 1968, la toile de 55 mètres de surface constitue la pièce maîtresse de *jCuba!*...

Idem pour le cliché archi-connu du Che, croqué en 1960 par Alberto Korda, considéré comme la photographie la plus diffusée de toute l'histoire. Un volet intitulé «Avec la révolution tout,

VOIR PAGE 2: CUBA

CULTURE

Le ver dans la pomme



Odile Tremblay

Devant la mort à Manhattan de l'acteur d'origine australienne Heath Ledger cette semaine, il ne reste que cette réaction de stupeur collective... 28 ans, la gloire après sa prestation admirable d'un cow-boy homosexuel dans *Brokeback Mountain*, qui lui valut une nomination aux Oscars, l'ascension d'une carrière encore remplie de promesses. Son départ frappe les esprits. Suicide ou pas? Surdose ou non? Chose certaine, la présence à son chevet de flacons de somnifères et d'anxiolytiques n'est guère un signe de bonheur absolu. Elle nous montre la fissure dans la machine hollywoodienne, le ver dans la pomme. Une fois de plus.

Sa carrière partie en flèche faisait rêver les fans dans leurs maisons de banlieue ou des demi-sous-sols crados... «Si j'étais comme lui, dans la lumière des projecteurs... À moi, la félicité pure!», songeaient-ils. Et comment réagir autrement? Car enfin, le modèle absolu, *made in USA*, diffusé partout à travers une «peopolisation» planétaire, n'est-il pas d'atteindre les hauteurs où respirent ces vedettes-là?

À pleins magazines, à pleines émissions télé, tant de voix l'assurent:

— Si, si, messieurs, dames, la félicité est tissée de paillettes, de succès au grand et au petit écran, avec une belle binette sous son meilleur profil.

Lorsque le véritable talent s'y greffe — et celui de Ledger, un interprète si concentré, si physique, crevait les yeux —, comment jongler avec les drames humains tapis derrière?

Du tableau idyllique émergent une détresse, des misères privées. Quand le vedettariat se marie avec la mort, le mythe prend l'eau et le malaise s'installe.

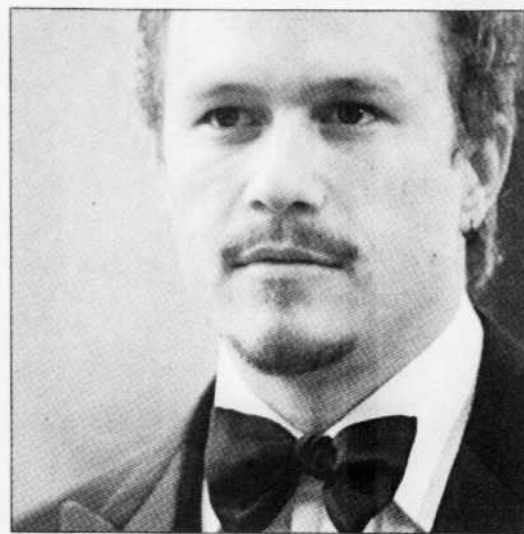
Chacun se sent tout chose, avec le vague sentiment de n'avoir rien compris, d'avoir été floué. La vedette était humaine et manifestement blessée. Le voile se déchire.

D'une époque à l'autre, devant une nouvelle star tombée dans des circonstances troubles, les gens éprouvent pareille stupeur, sans la dépasser en général. Elle a culminé jadis, le jour où Marilyn... Belle, célèbre, adulée. Elle! Quoi? Comment?

Il y eut l'acteur River Phoenix, mort en 2003 d'une surdose à 23 ans, à qui tout le monde comparait cette semaine Ledger, avec raison: même jeunesse, même carrière montante, mêmes excès qui tuent, volontairement ou pas. Toujours ce pourquoi? De toute évidence, l'icône peinte en Technicolor par la machine à illusions et l'être caché derrière possèdent fort peu de points communs. Un gouffre se dresse entre les deux «moi»: le vrai, le factice. La vérité se cache toujours au fond du puits. Et personne n'a trop envie de forer ce puits-là.

On meurt de la misère noire, ça, chacun le comprend. Mais périr dans ces beaux lofts... Comme si la solitude profonde, le perfectionnisme exacerbé sous la pression des attentes collectives, les ruptures amoureuses, le mal-être étaient solubles dans l'argent et la popularité. La supercherie arrache parfois son masque.

On ne sait pas s'il a voulu mourir, donc. Insomniaque, anxieux, le sommeil le fuyait. Trop de somnifères pour s'assommer. Un temps? Toujours?



LUCY NICHOLSON REUTERS

L'acteur Heath Ledger, photographié lors de la cérémonie des Oscars, en mars 2006

Perfectionniste Heath Ledger, obsédé par ses failles. Déçu de son incarnation de Bob Dylan dans *I'm Not There* (c'est vrai que Cate Blanchett faisait un meilleur Bob Dylan que lui). Vrai aussi que son rôle de Casanova dans le film de Lasse Hallström était tombé à plat. Nul ne brille à tous les coups. Mais il visait mieux, tombait souvent dans le mille (inoubliable, ce rôle de cow-boy!). Par-delà le statut rutilant, être acteur, c'est d'abord un métier que certains interprètes prennent au sérieux, en se rongant les sangs. Le vedettariat triomphant gomme aussi les doutes, les efforts, les déceptions cachées sous les gros noms des têtes d'affiche.

Il fut créé de toutes pièces, ce mythe-là, pour mieux faire fantasmer le public, et l'abrutir d'ailleurs. Sauf que les beaux acteurs qui souriaient hier sur le tapis rouge grimacent seuls un soir, en avalant trop de pilules pour dormir enfin, quand l'insomnie torture.

Il y a quelque chose de si pourri au royaume du star-système que seules les tragédies forcent un bref moment les gens, manipulés par le miroir aux alouettes des carrières dorées, à entrouvrir les yeux. C'est qu'ils veulent tant dormir, eux aussi...

La gloire, même une gloire montante comme celle d'Heath Ledger, est une armure superposée à la vraie personne de chair et de sang qui respire dessous. Et comment un être normalement constitué peut-il s'identifier à l'icône artificielle qu'on fabrique avec sa tronche? Certains l'arbovent pour tant fièrement, leur armure, jouant le jeu de la fiction pour se crinquer l'ego et nourrir le parterre, mais son poids est bien lourd... Tôt ou tard, ça craque aux entournares.

Ceux qui ont vu l'interprétation de Heath Ledger en Joker dans le dernier *Batman*, *The Dark Night* de Christopher Nolan, qui sortira l'été prochain, s'avouent éblouis par sa prestation de vilain follement ambigu. Et sans doute verrons-nous ce Joker sur les écrans avec un autre œil, cherchant des signes de sa détresse, sans nécessairement les discerner.

Un journaliste a demandé un jour au brillant jeune acteur ce qu'il souhaiterait entendre sur la bande originale de sa vie. Il a répondu: «Du Erik Satie, à cause de la beauté.»

Alors on lui fredonne quelques airs mélancoliques des *Gymnopédies*, juste pour la route...

Sans armure ni paillettes, Heath Ledger fut retrouvé nu.

otremblay@ledevoir.com

CUBA «Il ne s'agit pas d'une exposition politique»

SUITE DE LA PAGE E 1

contre la révolution rien» embrasse d'ailleurs l'œuvre de plusieurs grands photographes de la révolution. On s'étonne aussi de la pluralité des genres qui ont continué de marquer l'art cubain aux premiers jours du régime Castro.

Car au contraire des pays du bloc de l'Est, dopés aux seuls réalisme et constructivisme soviétiques, l'art cubain de l'après-révolution a continué d'afficher une diversité de styles, dont le lyrisme, l'expressionnisme et même le pop art. Si le contenu se fait souvent le chanfre des idéologies

révolutionnaires, la forme reste plurielle et éclatée.

«Nos ennemis sont le capitalisme et l'impérialisme, pas l'art abstrait», avait décrété Castro. Vrai, semble-t-il. Car aux côtés de nombreuses œuvres condamnant l'embargo et l'impérialisme américains, on se surprend à découvrir une panoplie d'artistes qui dépeignent les impacts de l'idéologie glorifiée depuis près de 50 ans sous le ciel de Cuba.

«La censure ne s'est pas exercée de la même manière à Cuba que dans le bloc soviétique. Beaucoup d'œuvres remettent en question les mécanismes de l'idéologie», précise Stéphane

Aquin, conservateur de l'art contemporain. Ce dernier affirme d'ailleurs que les autorités cubaines n'ont pas cherché à dicter le choix des œuvres ou la façon dont elles seraient exposées à Montréal.

Meuble grenade géant, toile montrant l'île emmurée dans des blocs de béton, barque flottant sur des bouteilles de bière: plusieurs œuvres et installations à saveur politique jettent un regard lucide sur les impacts du régime castriste chez ce peuple aux libertés étouffées, condamné à l'insularité.

«Nous n'avons pas voulu nous prononcer pour ou contre ce régime. Il ne s'agit pas d'une exposition politique. Nous avons voulu montrer l'avènement d'une spécificité cubai-

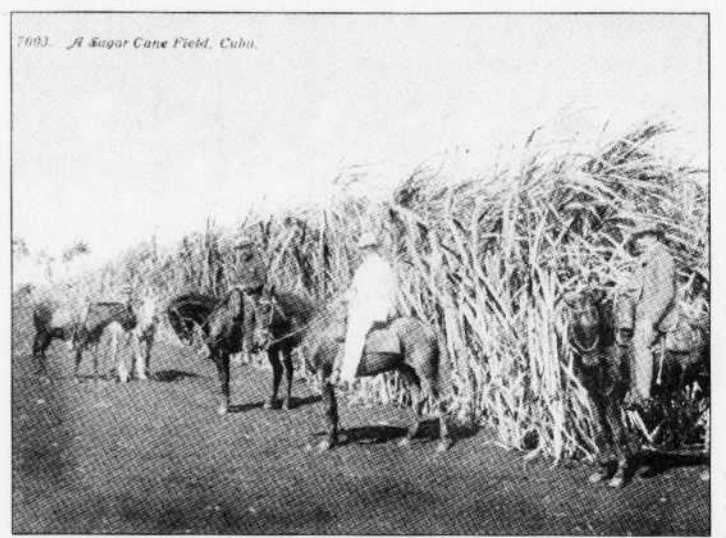
ne», conclut Stéphane Aquin.

Ni panegyrique ni critique, cette plongée dans les eaux turbulentes de la réalité artistique cubaine témoigne du bouillonnement culturel et social qui a toujours habité, et continue d'habiter ce petit pays qui n'a que 150 ans d'histoire. Pour faire mentir l'hiver et humer l'air de cette *fiesta cubana*, rendez-vous rue Sherbrooke, jusqu'en juin.

Le Devoir

CUBA! ART ET HISTOIRE DE 1868 À NOS JOURS

Du 31 janvier au 8 juin
Musée des beaux-arts de Montréal



1914. À Sugar Cane Field, Cuba. BRIAN MERRETT / MBAM

Champ de canne à sucre, 1914, carte postale anonyme

Le Théâtre Sortie de Secours, en codiffusion avec le Théâtre d'aujourd'hui présente

SANTIAGO

SUR LA ROUTE DE COMPOSTELLE

un texte de Hélène Robitaille mise en scène de Philippe Solévit

«...drôle, festif, dramatique, tragique, fantasmagorique...»
- Isabelle Guilbault, Radio-Canada

«une catharsis qui prend des airs de rédemption.»
- Mireille Plamondon, Jeu

«...ruptures de ton saisissantes, des passages d'une ravissante drôlerie et des éclairs de poésie et d'éblouissement...»
- Jean St-Hilaire, Le Soleil

AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
DU 15 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2008
les mardis à 19h du mercredi au samedi à 20h et dimanche le 27 janvier à 15h

DISTRIBUTION: FRÉDÉRIK BOUFFARD, NORMAND POIRIER, PIERRE POTVIN, LUCIEN RATIO, MARIE-FRANCE TANGUAY, MARJORIE VAILLANCOURT ET RÉJEAN VALLÉE

CONCEPTION: CHRISTIAN FONTAINE, HAROLD RHEAUME, PASCAL ROBITAILE ET ERICA SCHMITZ

PRODUCTION: MARJOLAINE GUILBERT ET NATIA TALBOT

514-282-3900

le petit quat'sous de poche 07-08 saison itinérante

Les mondes possibles

ON JOUE AU [PROSPERO]!

du 8 janvier au 2 février 2008 Réservations : 514 845-7277

Texte: JOHN MIGHTON Traduction: Maryse Warda Une production du Théâtre de Quat'Sous

Mise en scène: ARIANNA BARDESONO

Avec: PAUL AHMARANI, DENIS BERNARD, PATRICE COQUEREAU, CATHERINE-AMÉLIE CÔTÉ et STEVE LAPLANTE

SUPPLÉMENTAIRE 2 FÉVRIER 15 h

SOIRÉE-BÉNÉFICE : 30 JANVIER
Soutenez la reconstruction du Quat'Sous en assistant à cette représentation spéciale qui sera suivie d'un cocktail en compagnie des artistes, de l'auteur John Mighton et de la présidente d'honneur Elise Guilbault.

www.quatsous.com

première nord-américaine du 6 au 16 février à l'USINE C

HOMME SANS BUT

(FRANCE)

de Arne Lygre (NORVÈGE)
traduction Terje Sinding

mise en scène Claude Régy
avec Jean-Quentin Chatelain, Redjep Mitrovitsa, Axel Bogousslavsky, Bulle Ogier, Marion Coulon et Bénédicte Le Lamer

« C'est l'un des maîtres du théâtre français : Claude Régy. À 84 ans, sa vigueur et son goût de la découverte restent inépuisables. »

LE MONDE (FRANCE)

USINE C
www.usine-c.com

guichet 514.521.4493
admission 514.790.1245
www.admission.com

LA CHAPELLE PRÉSENTE EN CODIFFUSION AVEC PRODUCTIONS SUPERMUSIQUE ET JOANE HÉTU

RÉCITS DE NEIGE

MUSIQUES NOUVELLES
- 3^e VOLET DU TRIPTYQUE D'HIVER DE JOANE HÉTU

AMALGAME DE SONS, DE COURTES CHANSONS, D'IMAGES ET D'HISTOIRES INTIMEMENT LIÉS À L'HIVER
RÉCITS DE NEIGE PROPOSE UNE VÉRITABLE TEMPÊTE DE FRIMAS!

ENSEMBLE SUPERMUSIQUE: JEAN DEROME, JOANE HÉTU, DIANE LABROSSE, PIERRE TANGUAY, SCOTT THOMSON ET ALEXANDRE ST-ONGE.
IMAGES ET DIFFUSION VIDÉO: MÉLANIE LADOUCEUR.

JEUDI 31 JANVIER, VENDREDI 1^{er} ET SAMEDI 2 FÉVRIER 2008 - 20H

RÉSERVATION: 514-843-7738 / TARIF UNIQUE: 17 \$
3700 RUE ST-DOMINIQUE - MONTRÉAL
WWW.LACHAPELLE.ORG WWW.SUPERMUSIQUE.QC.CA

LA CHAPELLE
NS CÈNES CONTEMPORAINES

LE DEVOIR

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

CULTURE

THÉÂTRE

Des vraies questions sur les vraies affaires!

André Melançon revient à la scène, youpi, et monte Les Justes de Camus au TDP

MICHEL BÉLAIR

On se surprend toujours de voir que l'on entretient tous (enfin presque tous) une relation particulière avec des personnages habitant la réalité culturelle d'ici: comme s'ils nous appartenaient un peu parce qu'ils ont réussi à dessiner des morceaux de ce que nous sommes... André Melançon est l'un de ceux-là.

Quand on le voit — et ce n'est pas difficile avec la taille qu'il a! —, on pense avec une certaine émotion mêlée de fierté à *La Guerre des tuques* ou à tous les Contes pour tous et autres séries télévisées qu'il a réalisés. Et à Petits bonheurs aussi, le festival de théâtre pour la petite enfance installé en plein cœur de son quartier Hochelaga-Maison-neuve, dont il est l'un des porte-parole depuis quelques années avec un autre homme remarquable, le docteur Gilles Julien.

Mais depuis qu'il a monté *La Promesse de l'aube* de Romain Gary à l'Espace Go, il y a quelques années à peine, il faut aussi voir cet homme-orchestre comme un metteur en scène de théâtre accompli — il dit, lui, qu'il fait partie de la relève. Voilà d'ailleurs qu'il nous revient dans ce rôle en signant rien de moins que la mise en scène des *Justes* d'Albert Camus — Melançon ne travaille pas avec n'importe qui! — pour les jeunes spectateurs du Théâtre Denise-Pelletier...

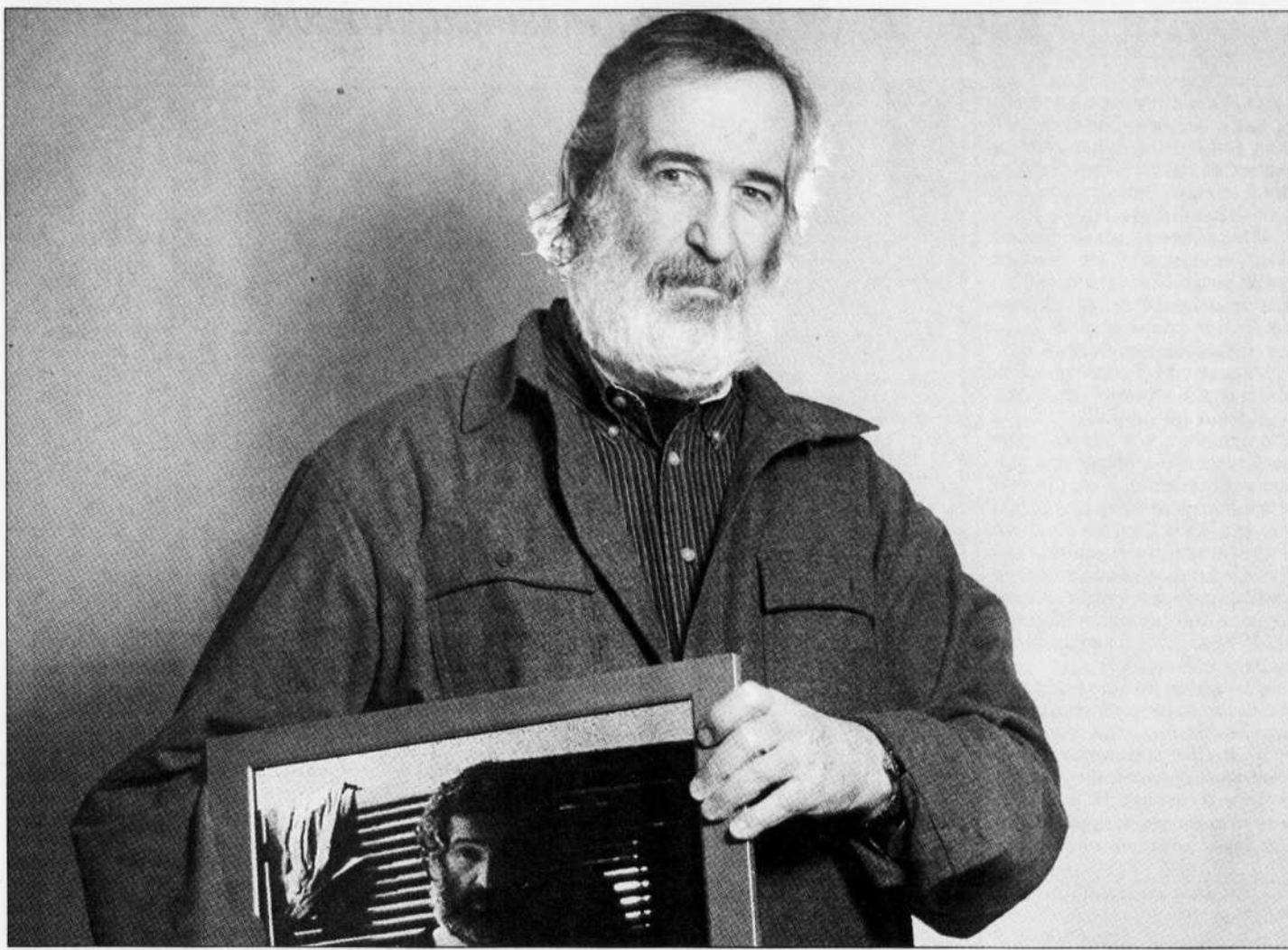
Rendez-vous manqué

Tout de suite, la discussion se fait chaleureuse et Melançon s'étonne d'abord du fait que *Les Justes*, un texte admirable qui parle des limites du terrorisme et de l'action politique, n'ait pas été monté plus souvent depuis les événements du 11-Septembre...

«Comme tout le monde, j'ai été profondément bousculé par le 11-Septembre, que je continue à voir comme un grand rendez-vous manqué avec le destin. On aurait pu se servir de cette catastrophe pour arrêter le train, pour refaire le point. Pour s'asseoir avec des philosophes, des gens de toutes les cultures et de tous les horizons et se poser des questions en essayant vraiment de comprendre... Mais au lieu de cela, au lieu de procéder à un "rebroussement" permettant de refixer les points cardinaux, on a plutôt choisi de répondre à l'horreur par l'horreur. Et c'est grave, oui, ce rendez-vous manqué. Et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai pensé à monter *Les Justes* pour le public de Denise-Pelletier avant même de songer à mettre en scène *La Promesse de l'aube*...»

Justement: pourquoi viser le public du TDP? Le texte de Camus est toujours aussi brutal, aussi violent, et les jeunes, aujourd'hui comme hier (et même avant-hier), ont encore tendance à aller au plus évident, au plus rapide, et à éviter la nuance, non...

«Précisément, répond Melançon. Je n'ai pas cherché à atténuer la violence du texte. Au contraire, j'ai voulu



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

L'homme-orchestre André Melançon est un metteur en scène de théâtre accompli. Voilà qu'il nous revient dans ce rôle en signant rien de moins que la mise en scène des *Justes* d'Albert Camus.

que l'on respecte l'historicité de cet événement qui s'est vraiment passé à Moscou en 1905 et qui a inspiré Camus. Pas de relecture non plus, "d'actualisation" avec vestes de cuir et graffitis. Je n'ai rien contre, mais j'ai choisi de jouer la carte du vrai. Pourquoi? Parce que je trouve important que les jeunes saisissent que tout cela s'est passé pour vrai; je me suis même permis de rajouter un prologue de cinq minutes pour placer tout cela concrètement, qu'ils voient même la bombe que Kaliajev va refuser de lancer sur les enfants qui se trouvent aussi dans le carrosse du grand-duc visé par l'attentat. Un tube de métal creux bourré d'explosifs, un engin terrible, aux effets dévastateurs...»

Petite pause appuyée d'un grand geste de la main, puis Melançon reprend en expliquant qu'il tenait à installer visuellement ce contexte historique dès le départ. Que le public sente et voie que l'on se posait alors les mêmes questions qui se posent toujours aujourd'hui. Et il précise sa pensée en revenant au texte de Camus qui, s'il reste violent, n'est par contre pas hermétique.

«C'est très concret, tout cela, très actuel aussi: des jeunes révoltés qui veulent plus de justice et qui sont prêts à commettre un attentat violent et à se sa-

crifier pour le bien du plus grand nombre en faisant disparaître un tyran, il y en a encore quelques-uns à travers le monde... Des jeunes qui discutent et qui s'interrogent sur l'impact de leur action, c'est concret. Et j'ai voulu proposer des pistes de réflexion au public du TDP, parce que, oui, on va trop vite et que l'on est un peu trop fort sur les raccourcis. C'est toujours aussi important, aussi actuel qu'à l'époque où la pièce a été créée [en 1949 à Paris], de fouiller la question des motivations profondes des actes que l'on pose...»

De la viande autour de l'os

Le comédien, cinéaste et metteur en scène s'enflamme quand il parle du texte de Camus. De la beauté de la langue de Camus. De la richesse inépuisable et de la clarté de son propos. De ce don, en fait, qu'il a de vous amener à être en accord total avec les propos de l'un puis de l'autre de ses personnages... même s'ils sont aux antipodes l'un de l'autre. Ce qui s'explique, selon le metteur en scène, «par la vision très large, très globale que Camus a de la réalité, qu'il nous permet ainsi de regarder sous tous ses angles.»

Comme pour illustrer son propos, il dira d'ailleurs que l'on pourrait «monter au moins 15 pièces dif-

férentes avec ce texte. Ce pourrait être un thriller, une épopée à saveur politique, une histoire d'amour absolument merveilleuse aussi... Quel que soit l'angle sous lequel on regarde *Les Justes*, il y a toujours de la viande autour de l'os, comme le disait Maxime [Denommé, qui joue Kaliajev] à la fin des répétitions.»

N'empêche que ce n'est pas d'abord ce qu'a ciblé le metteur en

scène André Melançon. «Non, bien sûr. J'ai d'abord voulu inviter le public adolescent du TDP à une réflexion sur un sujet fondamental: celui de l'engagement, de l'action politique et sociale.» Ici, Melançon poursuit en soulignant que, quel que soit l'âge que l'on a, mais surtout quand on est jeune, il est fondamental de continuer à vouloir changer le monde en combattant les inégalités sociales et l'in-

justice. Important aussi de pouvoir se situer individuellement par rapport aux grandes causes, que l'on puisse faire ses propres choix à partir de ce que l'on est et de ce que l'on pense vraiment...

«Les Justes nous donne à tous l'occasion d'enrichir notre réflexion... On propose en fait au public du TDP de prendre deux heures pour écouter ce qui poussait des jeunes, il y a cent ans, à souhaiter plus de justice et plus d'égalité pour tous. Écouter leurs rêves. Écouter leur utopie et leur discours là-dessus. C'est là que Camus nous amène. Aux conséquences directes et lointaines de leurs gestes. Et à nous poser de vraies questions, dérangeantes: qu'est-ce qui peut motiver quelqu'un à tuer pour la cause? À planter une bombe dans un tuyau de fer qui va exploser au visage d'un autre humain... La pièce est remplie de questions terribles que l'on doit se poser vraiment et dont il faut se repa- rer entre nous pour mieux canaliser nos actions par la suite.» Surtout que le fameux attentat contre l'oncle du tsar (le grand-duc Serge Alexandrovitch) a mené à la révolution de 1917, à la montée de l'intégrisme communiste, à Staline, à ses goulags puis à ses sinistres clones, bref à la triste époque républico-socialo-soviétique que l'on connaît.

Bon. Albert Camus, André Melançon: même combat! Avouez qu'on pourrait trouver pire. Même regard large, ouvert, lucide, conscient. Même volonté d'abolir les fausses inégalités et de défendre et même de faire revivre la dignité humaine. Beau programme, non?

Re-bref: si la vie vous intéresse, vous avez jusqu'à la mi-février pour vous pointer au Théâtre Denise-Pelletier, rue Sainte-Catherine (très) Est...

Le Devoir

LES JUSTES

Texte d'Albert Camus. Mise en scène: André Melançon. Production du Théâtre Denise-Pelletier à l'affiche jusqu'au 13 février. Rens.: 514 253-8974.

AY!! AMOR...
chants d'amour, chants de femmes

nouvelle création avec Françoise Atlan
— une des grandes voix de la Méditerranée
Le Monde

CONSTANTINOPLE
LUNDI 11 FÉVRIER 2008 20h
SALLE PIERRE MERCURE
300, boul. de Maisonneuve Est
Information et réservation:
514-987-6919
514-790-1245
Billets: 25\$ 20\$ 15\$
www.constantinople.ca

Le Théâtre de La Manufacture présente

A présent
SUPPLÉMENTAIRES
2-9-16-23 février - 15 heures

On en ressort décontenancé comme d'un film de Polanski. (...) La mise en scène de Frédéric Blanchette est impeccable. (...) La distribution est éclatante. www.radio-canada.ca

Un texte extrêmement brillant, très drôle. (...) Une pièce déstabilisante et intrigante. Les comédiens sont impeccables. Je vous la suggère fortement. **Je l'ai vu à la radio / SRC**

Une pièce qui laisse des traces dans l'âme. (...) Ce très beau texte de Catherine-Anne Toupin, Frédéric Blanchette le met en scène avec savoir-faire et délicatesse. Ça marche, ça fonctionne, ça roule comme une belle machine. **ICI**

On reste rivé à nos sièges devant cet audacieux suspense. (...) Extraordinaire performance des comédiens (...) Une mise en scène fluide et réglée au quart de tour (...) **VOIR**

Texte Catherine-Anne Toupin
Mise en scène Frédéric Blanchette
Avec Eric Bernier, Monique Miller, David Savard, François Tassé, Catherine-Anne Toupin
Assistance à la mise en scène Marie-Hélène Dufort
Concepteurs Angelo Barsotti, Olivier Landreville, Yves Morin, André Rioux, Patricia Ruel, Marc Sénécal

LA LICORNE
4559, PAPINEAU - MONTRÉAL
www.theatrelicornor.com
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou
1.800.361.4595

TELÉ-Québec

LE DEVOIR

ALCOA

PARTENAIRE DE CRÉATION

Un moment de théâtre intense, inoubliable, époustouflant mis en scène par Denis Marleau. Le mot qui me vient immédiatement en tête, c'est virtuosité. Un mot qui s'applique autant à l'interprétation de Christiane Pasquier, grandiose, qu'au texte de Normand Chaurette.

Marie-Christine Trotter, *Désautels*, Radio-Canada.

Une pièce magnifique. J'étais tellement charmé, tellement impressionné par cet objet théâtral parfait. Tu ne t'ennuies jamais, jamais.

Michel Lacombe, *Ouvert le samedi*, Radio-Canada.

Une bête de scène romantique. Christiane Pasquier ne passe pas à côté de l'occasion qui lui est fournie de montrer l'étendue de son talent. Pier Paquette compose un Jack l'Éventreur tour à tour envoûtant et terrifiant. La mise en scène de Denis Marleau épouse l'écriture de Chaurette et, sans en nier le caractère sombre, son travail en souligne tant la fantaisie que les jeux de miroirs.

Hervé Guay, *Le Devoir*.

Christiane Pasquier se donne sans retenue à ce personnage démesuré. Avec (beaucoup de) talent et (un soupçon) d'humour.

Anabelle Nicoud, *La Presse*.

Christiane Pasquier livre un quasi-monologue digne d'un exploit sportif. La comédienne interprète de façon époustouflante le rôle que lui a écrit l'auteur Normand Chaurette.

Marilou Séguin, *Journal de Montréal*.

«Christiane Pasquier endosse son personnage avec caractère et assurance: une prestation sans faille doublée de propositions originales et vives.

Maude Garau, *Ici Montréal*.

Virtuose, c'est le mot qui nous vient spontanément à l'esprit au sortir de ce spectacle. Une comédienne au sommet de son art. Un auteur qui n'a plus rien à prouver et qui nous en met pourtant plein les oreilles. Un metteur en scène qui entraîne geste, intonation, musique et projection avec maestria. Avouons-le, il est rare, très rare que tous nos sens de spectateurs soient à ce point sollicités. Pasquier est incandescente. Avec un personnage aussi torturé, mais non dénué d'humour et d'esprit, la comédienne parvient à nous émouvoir profondément.

Christian Saint-Pierre, *VOIR*.

PARTENAIRE DE SAISON | transat

CE QUI MEURT EN DERNIER

DE NORMAND CHAURETTE
MISE EN SCÈNE DE DENIS MARLEAU
AVEC CHRISTIANE PASQUIER ET PIER PAQUETTE
DU 15 JANVIER AU 9 FÉVRIER 2008

UNE CRÉATION D'UBU, EN COPRODUCTION AVEC ESPACE GO ET LE THÉÂTRE FRANÇAIS DU CENTRE NATIONAL DES ARTS DU CANADA

Théâtre ESPACE GO
BILLETTERIE: 514 845-4890
4890, BOUL. SAINT-LAURENT
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2T 1R5
ESPACEGO.COM

ARTS PRÉSENTÉ
COPRODUIT AVEC
Québec 514 845 4890
Conseil des Arts du Canada

CULTURE

DANSE

Quatre fois Steve Reich

Anne Teresa De Keersmaecker revient fouler les planches de l'Usine C avec l'œuvre qui l'a mise au monde

FRÉDÉRIQUE DOYON

Anne Teresa De Keersmaecker, figure majeure de la danse contemporaine flamande et internationale, nous avait bénis de sa danse en 2006 dans un solo très personnel, *Once*, que, chose rare, elle interprétait elle-même. La voici de retour dans *Fase, Four Movements to the Music of Steve Reich*, l'œuvre qui l'a mise au monde comme artiste d'avant-garde en 1982.

«Je crois que c'est une pièce très forte qui contient la graine/semence de tout ce qui suivra», confie la dame au *Devoir* en portant un regard rétrospectif sur le sens de *Fase* dans son répertoire. La pièce est remontée depuis quelques années. Elle marquait le 25^e anniversaire de la compagnie Rosas l'an dernier et saluait le 70^e anniversaire de naissance du compositeur en 2006.

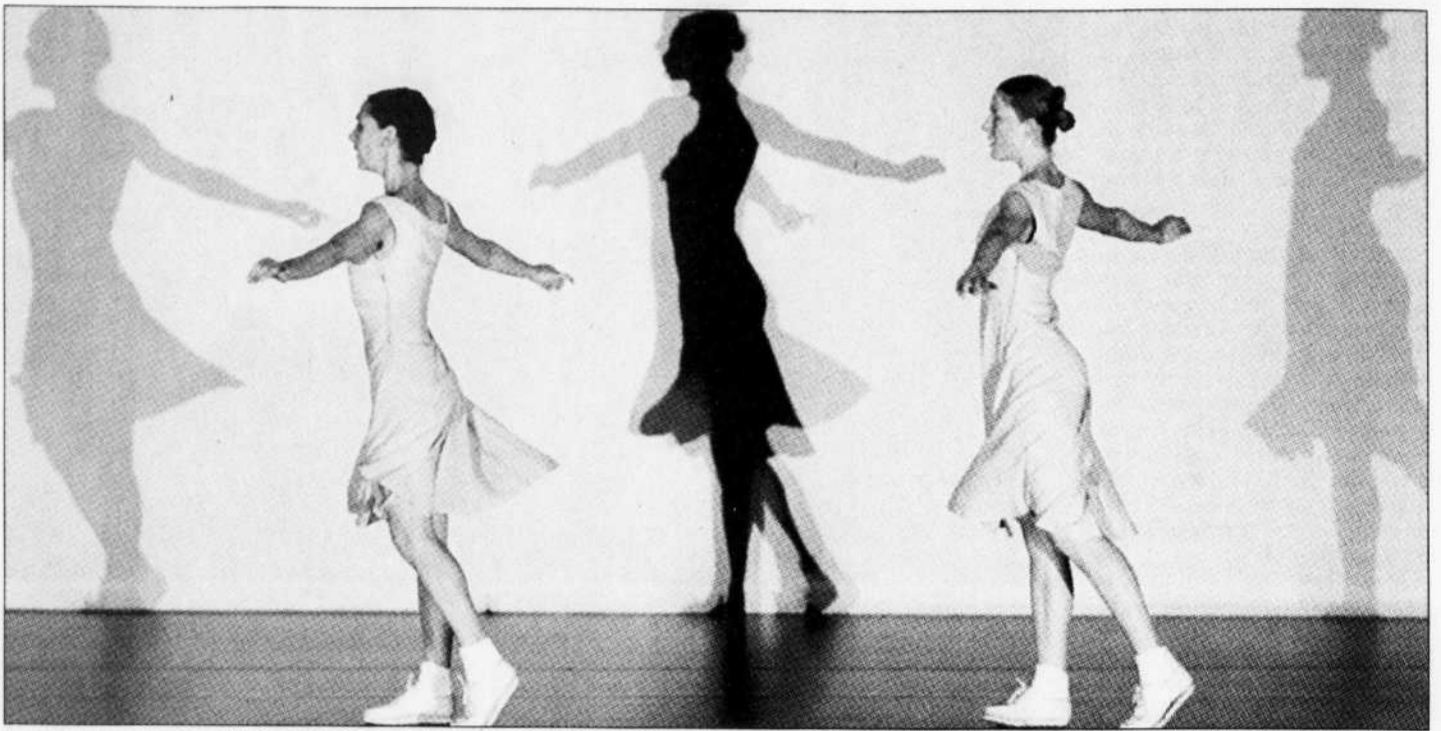
Comme son titre l'indique, la chorégraphie est divisée en quatre parties, créées d'abord de manière indépendante. Cœur battant de *Fase*, *Violin Phase* est le solo initial, dont tout le reste découlera. Ce «solo répétitif presque comme une déclaration d'amour physique», décrit le quotidien *Le Soir*, Anne Teresa De Keersmaecker l'a conçu à New York,

alors qu'elle étudiait à la Tish School of the Arts. Elle livra *Coming Out* la même année avant de rentrer en Europe créer *Clapping Music* et *Piano Phase*, avec sa compagne Michèle Anne De Mey.

«Mon séjour à New York a été crucial; j'étais jeune, j'avais 21 ans, je n'étais jamais sortie d'Europe», raconte-t-elle. *Étudier la danse dans une ville comme New York, être exposée à tout ce qui se passe là-bas, c'était très intense.*

Même si elle dit s'être plus frottée au post-modernisme américain en Europe qu'aux États-Unis, la chorégraphe a tout de même rapporté dans ses bagages une précieuse découverte, issue de cette révolution esthétique: la musique de Steve Reich. C'est alors le début d'une relation soutenue avec l'œuvre du compositeur, à laquelle s'articuleront plus tard *Drumming* (créé en 1998, présenté à Montréal par le Festival de nouvelle danse en 1999) et *Rain* (2001).

«J'ai un lien fort avec lui parce que, de tous les compositeurs minimalistes américains, je trouve que c'est celui qui a livré la proposition la plus cohérente, intéressante et rigoureuse», explique la chorégraphe. *Je considère sa musique comme une invitation à la danse à cause de son caractère*



HERMAN SERGEOLOS

Fase, Four Movements to the Music of Steve Reich est divisée en quatre parties, créées d'abord de manière indépendante.

rythmique puissant, et en même temps elle offre une structure qui permet une approche très ouverte.»

Cette rythmique minimaliste appelle une danse abstraite, répétitive, mais totalement incarnée. «C'est physiquement intense; il y a

une constante tension entre l'abstraction de la proposition chorégraphique, une sorte de logique, de précision mathématique d'une part, et, d'autre part, le fait de s'épuiser physiquement dans la répétition», décrit Anne Teresa De Keersmaecker, en

tenant de saisir l'esprit du post-modernisme tel qu'elle l'entend. *C'est presque comme une charge émotive qui vient de la structure.*

Dans *Piano Phase*, le plus difficile et le plus délicat des mouvements, qui ouvre *Fase*, les deux femmes (Tale Dolven remplace Michèle Anne De Mey, blessée au genou) lèvent le bras et tournent sur elles-mêmes, motif qui ira en se complexifiant. Vêtues d'une robe, de chaussettes et de souliers blancs, elles ressemblent à des jumelles s'adonnant à un drôle de jeu sérieux. Leur concentration rigoureuse tranche avec leur dépense généreuse.

«Ça exige une grande concentration parce qu'il faut faire le maximum avec le minimum. Il y a une grande économie de moyens, très peu de vocabulaire et ça demande une écoute mutuelle, surtout pour la première partie.»

Bien que conçus séparément, les quatre mouvements sont interreliés, unis par une même énergie et des architectures gestuelles semblables, souvent en léger décalage, à l'instar de la musique de Steve Reich.

Déracinement(s)

Avant de se rendre à New York, Anne Teresa De Keersmaecker a étudié à l'école de Béjart, le centre Mudra de Bruxelles, à l'époque où les Jorge Dunn et Suzanne Farrell faisaient les beaux jours des ballets du XX^e siècle. Un passage bref mais marquant, souligne la chorégraphe, quelques semaines après la mort du maître.

«C'est une compagnie et un travail qui ont été très importants pour moi, même si je n'ai jamais été proche de Béjart», dit-elle. *C'est une figure majeure de la danse qui a amené des publics immenses et très diversifiés à une échelle qu'on*

n'avait jamais vue avant en Europe. *C'était très inspirant, stimulant de travailler et d'étudier auprès d'un homme comme ça. Ça invitait à définir son propre langage.*

Après *Fase*, Anne Teresa De Keersmaecker a fondé sa compagnie Rosas en 1983, puis ouvert son école, P.A.R.T.S., en 1995 (Performing Arts Research and Training Studios) à Bruxelles. Au fil de sa trentaine de créations, de *Rosas danst Rosas* au tout récent *Bach/Webern*, elle n'a jamais cessé d'approfondir les liens entre danse et musique — celle de Reich, mais aussi celles de Ligeti, Beethoven, Mozart, Debussy ou des créateurs contemporains. Elle explore aussi les autres formes d'art, le théâtre dans *Just Before, I said I, In Real Time*, s'acquitte régulièrement avec le cinéaste Thierry De Mey.

Rosas vient de vivre un important déracinement: l'interruption de sa résidence au théâtre de La Monnaie. La troupe aurait pu se poser ailleurs dans le monde tellement les invitations affluaient. Mais Bruxelles est sa maison. Une entente entre le Kaïtheater et La Monnaie assure un ancrage à la compagnie, qui doit toutefois se départir de quatre danseurs (il en restera neuf), faute de financement. Une perte qui met en péril la survie de l'imposant répertoire...

Le Devoir

FASE, FOUR MOVEMENTS TO THE MUSIC OF STEVE REICH

Chorégraphie d'Anne Teresa De Keersmaecker
Du 29 au 31 janvier à l'Usine C et le 5 février au Centre national des arts

Une initiative et une production de

DanseCité
la trace des créateurs

Une présentation de

Pratt & Whitney Canada
L'Institut de la danse

Jean-Martin Bernier
À corps défendant
TRACES-CHORÉGRAPHES

DU 24 AU 26 JANVIER ET 29 JANVIER AU 2 FÉVRIER 2008, 20H30

CHORÉGRAPHE Jean-Martin Bernier INTERPRÈTES Suzanne Lemoine, Jean-Martin Bernier COLLABORATEURS Pierre Bertrand, texte • Suzanne Lemoine, texte, conseil dramaturgique • Laurent Maslé, composition musicale et sonore • Lucie Bazzo, co-conception des éclairages • Martin Lemieux, vidéo, co-conception des éclairages • Christine Charles, répétitrice • François-Régis Fournier, photographie

Studio Théâtre Hydro-Québec Monument-National 1182, boul. St-Laurent Saint-Laurent Réservations 514 871 2224 www.danse-cite.org

Bernier a très bien compris que la danse était avant tout un langage. (...) Elle se doit de communiquer. FRANÇOIS DUFORT, ICI

Sauver sa peau

Chorégraphie de Mélanie Demers et Laïla Diallo

31 janvier, 1^{er}, 2 février à 19h30 et le 3 février 2008 à 16h

Billetterie: 514 525 1500
www.tangente.qc.ca

première canadienne du 29 janvier au 1er février 08 à l'USINE C

Une œuvre incontournable à ne pas manquer.

4 soirs seulement!

«Fase aura été... le premier pas d'Anne Teresa De Keersmaecker, celui par lequel, hors des chemins battus, mais sûre d'un itinéraire encore inconnu, elle inventait son propre devenir.» MOUVEMENT (FRANCE)

FASE,
four movements to the music of Steve Reich (BELGIQUE)

chorégraphie Anne Teresa De Keersmaecker

musique Steve Reich avec Anne Teresa De Keersmaecker et Tale Dolven

USINE C
www.usine-c.com

guichet 514 521 4493
admission 514 790 1245
www.admission.com

DANSE DANSE

SUITES CRUELLES

Dernière ce soir

UNE NOUVELLE CRÉATION DE HÉLÈNE BLACKBURN

24, 25, 26 JAN. 2008

Billetterie: 514 907 6919
ADMISSION: 514 790 1245

ET SI POUR SE RETROUVER DANS LE PLAISIR, IL FALLAIT NECESSAIREMENT SE PERDRE DANS LA DOULEUR...

CAS PUBLIC

Billets à partir de 20\$
DANSEDANSE.NET

JOCELYNE MONTPETIT DANSE FAUNE

30 JANVIER AU 2 FÉVRIER 6 AU 9 FÉVRIER 20 H

CHORÉGRAPHE ET INTERPRÈTE JOCELYNE MONTPETIT
COLLABORATEURS FRANCESCO CAPITANO, SONOYO NISHIKAWA

EN COOPÉRATION AVEC LA COMPAGNIE ALMA TANZ EN ITALIE, FAUNE A PROFITÉ DE RÉSIDENCES DE CRÉATION À L'ACCADEMIA NAZIONALE DI DANZA A ROME ET À L'AGORA DE LA DANSE

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE 514 525.1500
ADMISSION 514 790.1245

PHOTO ANDREA LOPEZ

LE DEVOIR

CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Radu Lupu, pile ou face ?

Cette semaine, Radu Lupu est chez nous. Le pianiste roumain se produit même dans deux villes: lundi au Club musical de Québec, mercredi à Montréal dans le cadre de l'événement-bénéfice de Pro Musica. Sa venue est l'un des événements de l'année, d'autant que le programme regroupe un compositeur qu'il fréquente depuis longtemps — la *Sonate en ré majeur D. 850* de Schubert — et le premier livre de *Préludes* de Debussy, dans lequel on ne l'a jamais entendu.

CHRISTOPHE HUSS

À quoi ressemble-t-il aujourd'hui? A la photo de presse? On a l'impression de voir la même depuis quinze ans. Radu Lupu et les relations publiques, cela fait deux... Alors, parlons de son dernier disque. Euh... lequel? Je suis bien mal pris de vous avouer que je ne sais pas de quoi il s'agit et de quand il date. Il me semble, de mémoire, qu'il y a un peu plus de dix ans, Lupu tentait de cultiver des affinités avec la musique de Schumann et qu'EMI, qui n'est pas son éditeur habituel, l'avait convaincu d'accompagner Barbara Hendricks dans des lieder de Schubert: quel gâchis!

Lupu n'a-t-il donc pas peur de ne laisser à la postérité que la vision musicale d'un quadragénaire (il a aujourd'hui 62 ans). On dit le pianiste gêné par la commercialisation de la musique. Faux-fuyant ou fausse information, assurément: s'il refusait les cachets pour ses concerts, cela se saurait.

Alors, il s'agit de questionnements par rapport à l'image artistique figée sur le disque sans doute, mais aussi peut-être d'une démission de l'industrie phonographique, qui ne sait plus gérer et motiver des artistes hors normes. Il est sûr que la petite manieuse d'archet à laquelle on pourra dire, avant la séance photo: «Ne mets pas de chaussures, les jeunes violonistes pieds nus, c'est tendance!» est plus gratifiante à manager.

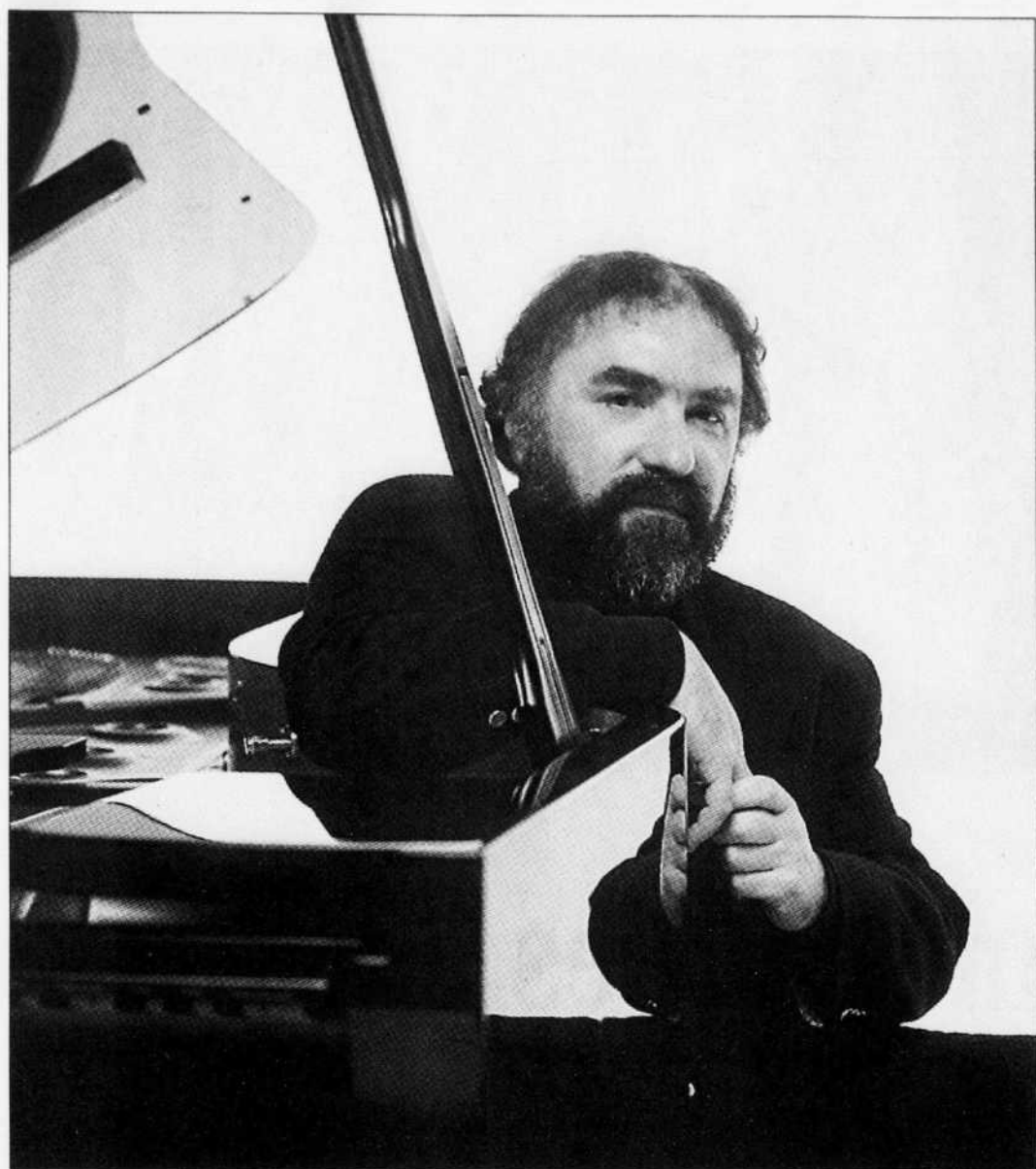
Mais toutes ces raisons putatives, on ne pourra pas en faire le tri, puisque l'artiste ne donne pas d'entrevues.

En blanc et noir

Pour ne pas oublier qu'en dehors du cirque du *music business*, de tels artistes sont précieux, nous avons besoin de producteurs de concerts intrépides. Le Club musical de Québec et Pro Musica, comme le Ladies' Morning à Montréal, font ce travail.

L'un des «grands» en la matière, internationalement reconnu, est André Furno, qui a créé à Paris la série *Piano quatre étoiles*. Paris doit à cet «intrépide puissance dix» une expérience étonnante, qui eut lieu autour de l'an 2000. Furno, fin renard et fanatique des sonates de Schubert, avait réussi à faire programmer, à quelques mois d'intervalle, la *Sonate en la majeur, D. 959* de Schubert à Radu Lupu, Murray Perahia et Alfred Brendel! J'imagine que les pianistes concernés n'étaient pas vraiment au courant... Mais le récital Janáček, Schumann Schubert que donna, dans ce contexte, Radu Lupu à la salle Pleyel restera comme l'une des trois ou quatre grandes soirées de piano de ma vie. Le pianiste roumain avait tiré le premier dans ce dialogue des étoiles autour de Schubert. Personne ne put le rejoindre.

Et pourtant, peu avant, j'avais vu le même pianiste, dans le même lieu, affalé et l'air absent dans la *Fantaisie chorale* de Beethoven. Il



Radu Lupu ressemble-t-il toujours à sa photo de presse?

SOURCE DECCA

ne lui manquait qu'une chaise longue, des pantoufles en Phentex et un cocktail à siroter tout en pianotant distraitement du bout des doigts. C'est cela, aussi, Radu Lupu: le blanc et le noir. L'achat d'un billet de concert n'est pas forcément la clé pour enfin côtoyer l'inspiration suprême. Alors, espérons que le Québec inspirera cet artiste un peu spécial.

Un parcours, le respect

Radu Lupu naît en 1945 en Roumanie. Comme Elisso Virzaladze, qui a joué Beethoven cette semaine avec I Musici, il est un élève de Heinrich Neuhaus à Moscou. Il obtient son 1^{er} prix du Conservatoire de Moscou à seize ans et remporte le concours Van Cliburn à 21 ans, puis le très fameux concours de Leeds à 24 ans. À Leeds, dans le jury, l'un des plus grands et des plus mésestimés pianistes de notre temps, Ivan Moravec, s'est battu pour l'imposer. Avec Moravec, Lupu a en commun le sens du son, le pouvoir donné au temps, l'attitude scrutatrice par rapport à une œuvre. C'est ce qui rendra sans doute fascinante sa rencontre avec Debussy.

Lupu, «le barbu aux interprétations profondes», n'a pas toujours été barbu. Mais il faut avoir vu ses premiers disques, chez Electrecord (l'étiquette roumaine d'alors) pour le savoir. Il y a enregistré les 3^e et 5^e *Concertos* de Beethoven dans les années 60. Il a réenregistré le 3^e en 1971, sous la direction de Lawrence Foster, dès ses débuts avec Decca, la grande étiquette anglaise qui eut le flair de lui faire signer un contrat après sa victoire à Leeds.

C'est en 1973 que Lupu frappe les esprits avec un très énigmatique disque des sonates *Pathétique, Clair de lune* et *Waldstein* de Beethoven. Le début figé de la *Pathétique* reste un moment très étonnant de la discographie des sonates de Beethoven. De là, peut-être, il gagne la réputation de pianiste qui creuse les partitions. Les deux compositeurs auxquels on associe Radu Lupu sont Beetho-

ven et Schubert. Il a gravé les concertos du premier avec Zubin Mehta et a marqué la discographie des *Impromptus* et de la *Fantaisie à quatre mains* (avec Murray Perahia) du second. Brahms, aussi, l'a beaucoup accompagné au début de sa carrière.

Le mélomane qui se nourrit de disques perd la trace de Radu Lupu dans la seconde moitié des années 90. Ces contributions au catalogue enregistré furent rares et précieuses pendant vingt-cinq ans. Elles sont aujourd'hui inexistantes. Raison de plus pour jouer à pile ou face, lundi à Québec ou mercredi à Montréal.

Collaborateur du Devoir

RADU LUPU

En concert: au Grand Théâtre de Québec, lundi 28 janvier à 20h. Rens.: 418 643-8131.

Au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, mercredi 30 janvier à 19h30. Rens.: 514 842-2112.

Cinq grands disques

Brahms: *Sonate n° 3*. Decca. Brahms: *Rhapsodies et pièces tardives*. Decca.

Franck, Debussy et Ravel: *Sonates pour violon et piano*, avec Kyung Wha Chung. Decca.

Schubert: *Fantaisie pour piano à quatre mains*. Avec Murray Perahia. Sony.

Schubert: *Impromptus*. Decca.

Hydro Québec

les séries Pro Musica 2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SOIRÉE SAPHIR
Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

RADU LUPU. Piano
Mercredi, 30 janvier 2008, 19h30

PROGRAMME
Schubert, *Sonate en ré majeur D. 850*
Debussy, *Préludes, Livre 1*

Billets: 165\$
(incluant cocktail et concert; reçu, déduction fiscale 85%)

Soirée saphir pour abonnés Émeraude
115\$ (reçu, déduction fiscale 55%)

Concert seulement
655 (74,075) parterre rangées A-D; corbeille A-B
605 (68,375) rangées P-T; corbeille C-D-E;
405 (45,585) balcon
405 (45,585) étudiants

Renseignements: Tél.: 514-845-0532 Téléc.: 514-845-1500
Courriel: concerts@promusica.qc.ca

Place des Arts Québec

(514) 842-2112 1-866-842-2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

JAZZ ET BLUES

Le testament de Bob Enos

SERGE TRUFFAUT

Le trompettiste Bob Enos est décédé dans un hôtel de Géorgie. Il avait 60 ans, dont plus de trente sur la route. En quelle compagnie? Celle du Roomful of Blues. De cette bande qui a toujours exposé sa prédilection pour les notes joyeuses il était, avec le saxophoniste Rich Lataille, la cheville ouvrière. Le travailleur, le prolo.

Enos n'était pas une vedette. Il était peu connu. Il n'était ni Wynton Marsalis, ni Dave Douglas et encore moins Dizzy Gillespie. Mais il était la personification du mantra cher à Art Blakey et à Jay McShann. Quoi donc? Etre le messager. Le facteur du swing, du blues, du jazz.

Il faut bien comprendre qu'être membre du Roomful of Blues implique ceci: être dans ses valises 300 jours par année. Fréquenter tous les aéroports du monde lorsqu'on ne conduit pas, c'est véridique, l'autobus du groupe sur toutes les routes qui traversent les grosses et petites villes où on se produit. C'est pas une vie, mais un sacerdoce voué à la passion de la musique. Évidemment.

Enos avait pour héros, pour modèle, le premier des trompettistes: Louis Armstrong. À l'image de ce dernier, il aimait les notes claires et aigües. Dans ses solos, il excellait dans la... séparation. Il séparait chaque note. Il les détachait. Il les sculptait dans les rondeurs. Il n'était jamais sec et encore moins à court d'idées.

Originaire de Boston, il avait étudié au New England Conservatory. Puis il avait été engagé par les Platters avant de rencontrer, au terme des années 60, le guitariste Duke Robillard. Celui-ci était tout occupé à la confection d'un contrepied musical. Alors que l'air du temps, le sonore s'entend, se conjugait avec free-jazz et psychédéisme à gogo, Robillard travaillait à la remise en lumière du swing-jump-blues-vieux jazz. Cette obsession devait se conclure par la formation du Roomful.

Pendant des années, ils se sont portés à la défense du jazz qui fait danser, dandiner, creusant ainsi un sillon qui ne devait pas cesser de grossir. Consécration des consécration, plusieurs se sont mis à les imiter. À tel point que, dans les années 80, cette esthétique musicale se faisait de nouveau entendre aux quatre coins du continent.

C'est au cours de cette période

qu'Enos a commencé à fréquenter nos environs. Il aimait bien Montréal, notamment parce qu'il pouvait s'y procurer des cigares cubains. Ses collègues aussi appréciaient la ville, parce que intrigués, entre autres choses, par leur propre ascendance francophone. Noter les noms des musiciens: Robillard, Vachon, Lataille...

Ainsi donc Bob a pris la poudre d'escampette en prenant soin d'ajouter un objet musical à ceux signés sur étiquette Muse, Rounder/Bulleye et Alligator. Ce nouvel album du groupe qui sera dans les bacs des disquaires au cours de la semaine s'intitule *Raisin' A Ruckus* sur Alligator.

Depuis le précédent, Enos, Lataille et Chris Vachon, le guitariste et producteur, ont fait un changement de taille: ils ont engagé le chanteur et harmoniciste Dave Howard pour remplacer Mark Dufresne. Et alors? Howard fait plus que bien ce qu'il a à faire. Le tout? L'album est une continuation en plus dense des récents CD.

C'est dynamique. C'est toujours aussi séduisant. Ça n'a rien de révolutionnaire, mais c'est drôlement bien foutu. Ça swingue au quart de tour. Et c'est surtout extrêmement sympathique.

Chet Baker fait les manchettes des magazines. La raison en est toute simple: Barclay's a décidé de publier tous les enregistrements que le trompettiste avait réalisés dans les années 50 à Paris en compagnie de musiciens locaux et d'Américains qui jouaient à l'époque avec Baker. L'ensemble comprend cinq compacts. Mais, mais... on vous recommande chaleureusement l'acquisition de *Chet Baker In Paris* paru il y a plusieurs années sur Barclay's/Emarcy. C'est un disque, un seul, mais... ça dit tout!

Dans le *Jazz Magazine* de ce mois-ci on propose un dossier complet sur la réalisation de la bande sonore du film *Ascenseur pour l'échafaud* de Louis Malle. Un extrait: «Louis regardait Miles [Davis] avec les yeux d'un enfant incrédule devant le cadeau qu'on vient de lui faire. Dans ses rêves les plus fous, sans doute n'avait-il pas imaginé ce que serait son film, comme illuminé par la trompette incisive ou ouatée de Miles.»

Le Devoir

LES BORÉADES
Francis Copron - directeur artistique

SAISON 2007-2008

JEUDI 7 FÉVRIER 2008, 20H

Apothéoses françaises

Pièces en trio de Marin Marais et *Les Apothéoses* de Lully et Corelli de François Couperin

DIMANCHE 10 FÉVRIER 2008, 15H

reprise du concert Apothéoses françaises

(Salle Henri Lemieux, 7644, rue Édouard, Arrondissement Lasalle. Billetterie: 514-367-5000)

JEUDI 24 AVRIL 2008, 20H

ESPACE MUSIQUE

Tutti col l'Oboe

Avec Alfredo Bernardini, hautboïste

Œuvres de Telemann, Janitsch, Fasch et Boismortier

JEUDI 29 MAI 2008, 20H

Molière en musique

Avec Sophie Faucher et Carl Béchard, comédiens
La Turquerie, tirée du *Bourgeois gentilhomme* de Lully et des suites de ballet tirées du *Malade imaginaire* de Charpentier

Tous les concerts (sauf reprise du 10 février) ont lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bonsecours, 400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal

BILLET SIMPLE:
RÉGULIER... 25 \$ AÏNÉ... 20 \$ ÉTUDIANT... 12 \$

AÏNÉ: 65 ANS ET PLUS.
ÉTUDIANT: 25 ANS OU MOINS, TEMPS PLEIN, CARTE EXIGÉE.

INFORMATION
514-634-1244
www.boreades.com

LES BORÉADES DE MONTRÉAL SE RÉSERVENT LE DROIT DE CHANGER LA PROGRAMMATION SANS PRÉAVIS.

Conseil des arts de Montréal

Québec

Conseil des arts de Montréal

Conseil des arts de Québec

Conseil des arts de Montréal

Conseil des arts de Québec

LA LISTE

ATMA

LE DEVOIR

Le Théâtre il va sans dire présente LE FOU DE DIEU

TEXTE
Stéphane Brulotte

COMÉDIENS
Benoît McGinnis
Jacques Baril
Julie Castonguay
Lise Roy

MISE EN SCÈNE
Marc Béland

COLLABORATEURS
Michel Smith, Jonas V. Bouchard, Genevieve Lizotte,
Nicolas Ricard, Nathalie Godbout, Guy Côté,
Guy-Alexandre Morand

DIRECTEUR ARTISTIQUE
Dominic Champagne

THÉÂTRE IL VA SANS DIRE
Du 22 janvier au 16 février 2008
Du mardi au samedi à 20 h
www.ivsd.org en collaboration avec La Place des Arts

Cinquième Salle Place des Arts
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

DE VISU



Crow 2: Hatred of Capitalism, 2007, de Scott Duncan



© SCOTT DUNCAN

Du bitume et des corneilles

HAÏR LE CAPITALISME / HATRED OF CAPITALISM

Scott Duncan
Galerie de l'UQAM, 1400, rue Berri,
jusqu'au 9 février

MARIE-ÈVE CHARRON

Un fragment de bitume, littéralement, accueille le visiteur dans la petite salle de la galerie de l'UQAM. Pour cette exposition qui vient couronner son projet de maîtrise dans le même établissement, Scott Duncan marque sa voie, clairement. Elle est là, au sol, cette bande d'asphalte que des parois de plexiglas enserrant proprement et qu'une ligne jaune peinte traverse sur la largeur. Ce n'est donc pas uniquement la matière qui intéresse l'artiste, mais bien le motif qu'elle figure, à savoir la route et, par extension, ses usagers et ses fonctions.

Une voie claire, a priori, pour une expo qui réunit aussi des vidéos et des photographies, et que le thème de la route conduit à une cible connue et relativement facile, le capitalisme. C'est en effet l'intention annoncée par le titre de l'exposition, *Haïr le capitalisme / Hatred of Capitalism*, un énoncé, toutefois, dont l'in-

tensité et la violence ne font écho que sourdement aux œuvres. Pas de spectaculaire destruction ni de révolte manifeste dans le projet de l'artiste, mais un constat à travers des procédures d'enregistrement captant les effets du capitalisme là où ils se font sentir dans le paysage.

Si la haine du capitalisme — ou la haine exercée par le capitalisme, nuance le communiqué — n'est pas rugissante, elle est banalement omniprésente, puisque étroitement intégrée au quotidien. C'est là une des préoccupations qui ressortent, par exemple, d'une œuvre de l'expo qui traque avec une caméra vidéo l'indolence d'une corneille aperçue aux abords d'une autoroute et qui fait entendre le sempiternel bruit de la circulation automobile. Le temps d'arrêt pris pour observer l'oiseau funeste contraste avec la vitesse des autos que, précisément, rien ne devrait ralentir. Surtout pas la corneille, cette indésirable qui s'accommode très bien, justement, des transformations apportées par les activités humaines à la nature en élisant domicile près des routes.

La même platitude, et c'est volontaire, opère dans *Les 400 Portes*, une vidéo faite d'un long travelling horizontal (23 minutes!) qui défile lentement devant les portes closes de ce qui semble être un entrepôt désert. Sans vie, l'entrepôt l'est, mais il présente le dos de plusieurs remorques de camion que l'on devine

prêtes à repartir sur les routes une fois bien chargées. Silencieuse, l'inépuisable séquence montre la démesure et la quantité derrière l'activité économique et le transport des marchandises, source de la configuration actuelle de nos paysages, des «paysages-usines», comme le suggère l'artiste.

Nouvelles formes du capitalisme

Le fragment de route au sol et cette vidéo constituent le point nodal de l'exposition. À travers leur apparente simplicité, des prélèvements bruts du réel, ces œuvres traduisent avec beaucoup d'éloquence l'implacable logique du capitalisme industriel. À un des murs de la salle s'alignent également des impressions numériques qui, elles, engagent un point de vue différent sur les paysages-usines. Il s'agit de vues aériennes du Québec obtenues par satellite (comme on en trouve sur le Web), plus précisément, indique le titre de la série, des *Routes forestières, lignes de hautes tensions et de mines*. Isolant au dessin le tracé linéaire produit par l'exploitation des ressources du territoire, l'artiste commente ainsi encore l'impact des activités économiques sur l'environnement.

Moins percutantes, ces cartes ont pour effet indirect de rappeler les nouvelles formes du capitalisme, aujourd'hui dit cognitif ou postindustriel, changement de donne qui ne semble pas vraiment entrer dans la

ligne de mire de l'artiste. Cela rend-il alors ses propos éculés? Non, pas nécessairement, puisque la réalité industrielle pointée par l'artiste n'est pas pour autant en voie de disparaître.

À travers un ton plus personnel, et plus sibyllin aussi, une installation vidéo propose un *remake* de *Numéro deux* (1975), un film de Jean-Luc Godard et d'Anne-Marie Miéville connu pour ses expérimentations vidéo. L'artiste en retient l'action d'une scène conjugale et la juxtaposition de deux images. Ces deux bandes, Scott Duncan les a placées face à face sur deux écrans distincts, proposant un tête-à-tête pour le moins étrange, plus près peut-être du soliloque (de l'artiste lui-même?), l'écran agissant comme surface réfléchissante et la vidéo comme métaphore du miroir.

L'emplacement des composantes dans l'espace apporte un dynamisme intéressant dans la lecture de l'exposition, accentuant entre autres le morcellement de la réalité traitée avec ses différentes temporalités et échelles de grandeur. Avec l'incursion dans la sphère domestique, voire l'introspection, de l'installation vidéo *Remake Numéro Deux*, l'artiste suggère aussi le passage imparable du paysage-industrie au corps-industrie. Haïr le capitalisme parce qu'il a peut-être ça de clair qu'il a la voie ouverte.

Collaboratrice du Devoir

Le monde en 80 tableaux

SITUATIONS RÉCENTES

Yves Tessier
Centre Optica, 372, rue Sainte-Catherine Ouest, suite 508
Jusqu'au 23 février

JÉRÔME DELGADO

Les scènes se suivent mais ne se ressemblent pas nécessairement. Et dire qu'il y en a plus de 80. Un peloton de cyclistes ici, une scène de lit là, un paysage urbain suivant une mer de stromatolites — des fossiles calcaires. En plus de 80

tableaux, tableautins pour la plupart (certains ne font pas trois pouces), voici l'art bien particulier et plutôt rafraîchissant d'Yves Tessier, en ouverture de la programmation hivernale du centre Optica.

Particulier parce que ce peintre montréalais exilé à New York fabrique ses propres couleurs à base de pigments naturels et de caséine — substance habituellement utilisée dans la confection de fromages. Rafraîchissant parce que cet univers naïf, faussement naïf, ne semble pas être porté par la prétention de faire la leçon à quiconque. *Situations ré-*

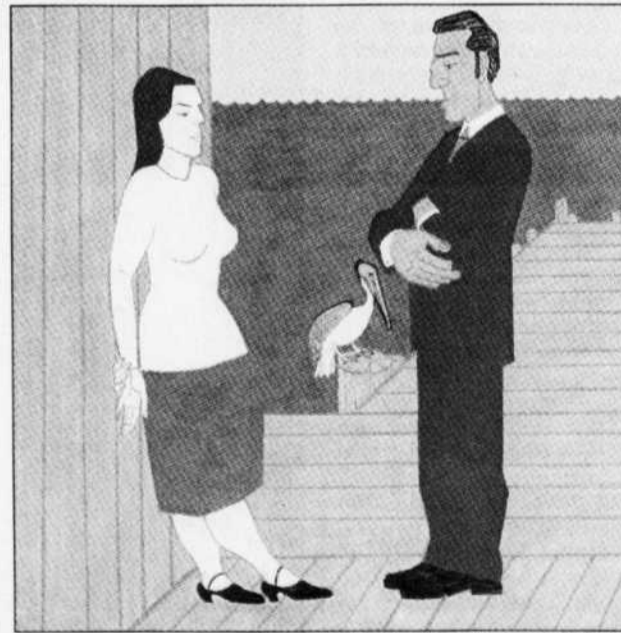
centes, le titre de l'ensemble, respire le simple plaisir de peindre.

Situations récentes signifie aussi, pour Yves Tessier, un retour. Yves qui? demandez-vous. Peintre décorateur dans une autre vie, nous dit-on du côté d'Optica, Tessier mène une carrière artistique depuis plus de trente ans. Du moins était-il de l'expo *Forum 76*, montée par Leo Rosshandler au Musée des beaux-arts de Montréal. En 1976, évidemment.

Il a, à l'occasion, participé à d'autres manifestations de groupe, montées par des peintres réputés: une *Peinture* dirigée par David Bletcher à la galerie Clark en 1991, *Lush* au centre Articule, en 1995, dont un des commissaires était Michael Merril. Son dernier solo, d'aquarelles, remonte d'ailleurs à cette même année 1995. Aussi bien dire qu'avec *Situations récentes* beaucoup découvrent, découvriront, Yves Tessier.

Un seul et même instant

Suite sans queue ni tête, en apparence, ces peintures sur bois, réalisées entre 2001 et 2007, forment cependant un tout fort cohérent. Un tout qui pourrait se poursuivre sans doute à l'infini, sans nous lasser, tant



AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE
Couple et pélican, 2001-2007, d'Yves Tessier

ça se veut comme un portrait du monde. Ces situations ne sont pas seulement récentes, elles sont, dans leur exhibition en frise, la représentation d'un seul et même instant.

Le monde est vaste, et voici 80

différents quotidiens qui l'habitent, certains d'inspiration orientale, d'autre occidentale, certains entre les deux — une mosquée de New York. Les références culturelles de Tessier sont évidentes. Rien d'inno-

cent chez lui, qui prend un malin plaisir à reproduire ses *majas desnudas*, cette figure de la femme couchée, nue, lancée par Goya. Et il y a ce *Circuit Gilles Villeneuve* et ce *Parc Lafontaine* qui n'existent que dans son imaginaire, mais qui traduisent bien ses origines.

Humour et doigté, couleurs uniques et formes simples composent chacun des tableaux. Les titres, descriptifs, volent parfois haut en ironie, tel ce *Seven Women Walking with Pizza Guy* ou ce *Group Activity*, dont on vous laisse le soin d'imaginer de quelle activité il s'agit. Les personnages, aux contours bien définis, frôlent la caricature, sans jamais tomber dans le grotesque. Les scènes sont souvent cocasses, à l'instar de ce minuscule livreur de pizza, ou même du joggeur qui assène un coup de poing involontaire, absence de perspective aidant, à une passante.

C'est d'ailleurs la modestie des compositions qui fascine chez Yves Tessier. Une simple opposition entre deux tons, entre un traitement dessiné et un autre plus en aplat, qui permet, par exemple, à la figure de se détacher. Et il y a ces couleurs rares, lumineuses et chatoyantes (un jaune ici, un vert là), mais pas seulement. Les bruns séduisent aussi, puis il y a ces gris qui scintillent, résultat du pigment métallique utilisé.

Alternant formats horizontaux et verticaux, petits et très petits formats — ceux-ci n'en sont pas moins détaillés —, l'exposition *Situations récentes* ne manque certainement pas de rythme. Elle a aussi la particularité de ne pas s'offrir en une seule suite narrative. Les récits que l'on peut en tirer n'ont d'égal, en quantité, que le nombre de visiteurs.

Collaborateur du Devoir

NEVER AGAIN
huile sur toile, 2007
91 x 122 cm
(détail)

Une exposition pour venir en aide à une communauté du Rwanda.

Quartier Libre
Galerie d'art

ŒUVRES RÉCENTES DE VERONIKA SZKULAREK | VERNISSAGE JEUDI LE 31 JANVIER À 17H30
Du 31 jan au 24 fév au 4289, rue Notre-Dame Ouest, Montréal Qc (Métro Place Saint-Henri)
Du mercredi au vendredi de 12h à 18h et les samedis et dimanches de 12h à 17h.
514 933-0101 ou www.quartierlibregalerie.com

Centre de céramique Bonsecours
444 rue Saint-Gabriel, Vieux-Montréal H2Y 2Z9
www.centreceramiquebonsecours.net

**COURS DE CÉRAMIQUE
DÉCOUVERTE DE L'ARGILE
EXPLORATION ET CRÉATION**

Tournage, niveaux débutant, intermédiaire et avancé
Techniques de décor et de finition
RAKU, techniques mixtes de fabrication et de création

INSCRIPTION IMMÉDIATE
Début des cours :
2 février et la semaine suivante

INFO : (514) 866-6581

FRANÇOISE SULLIVAN
PEINTURES 2007

Du 23 janvier au 23 février 2008

WWW.GALERIESIMONBLAIS.COM

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS

2 mars
15 - 16 mars
19 avril
29 - 30 avril et 1^{er} - 2 mai

**Lancement de la saison été-automne
Québec 400!** Date limite 30 janvier
Les œuvres de Joe Fafard à Ottawa

TORONTO
quelques places seulement!

www.lesbeauxdetours.com (514) 352-3621 En collaboration avec Club Voyages Rosemont

Cinéma



LES CHANSONS D'AMOUR
/ CHRISTOPHE HONORÉ

15h10 - 17h00 - 19h05

La vie qui bat... malgré tout

LES CHANSONS D'AMOUR

Réalisation: Christophe Honoré. Avec Louis Garrel, Ludivine Sagnier, Chiara Mastroianni, Clotilde Hesme, Grégoire Leprince-Ringuet, Brigitte Roüan, Alice Baud, Jean-Marie Winling, Yannick Renier. Musique et paroles originales: Alex Beaupain. Image: Remy Chevrin. Monteuse: Chantal Hymans.

ODILE TREMBLAY

Film générationnel, qui irrite et charme à la fois, *Les Chansons d'amour* de Christophe Honoré possède le mérite de jongler avec la comédie musicale aux aspects dramatiques, sans craindre ses aspects un peu ridicules. Il s'offre des clins d'œil rétro à un genre dans lequel, en France, Jacques Demy a jadis triomphé. D'ailleurs, *Les Parapluies de Cherbourg* ne sont pas loin, avec ce chant d'amour de jeunes adultes. Le voici ici transplanté dans la modernité de Paris, où le romantisme se décline à trois et où la légèreté se veut reine, mais doit prendre le deuil.

Paris dans ses rues sombres et ses aubes blafardes est bien filmé. Le film constitue autant un hommage à la Ville lumière qu'à la passion et aux obsèques de l'amour, comme à la vie qui bat malgré tout.

Louis Garrel, en général très juste, avec sa dégaine de héros romantique, est le pivot du film toujours mobile, refusant l'immobilisme du drame. Sur ses amours ludiques avec la blonde Julie (Ludivine Sagnier, aérienne) et la troisième roue du carrosse, une amante commune, Alice (Clotilde Hesme, féline), sonnera le glas d'une mort subite. Une fois Julie disparue, chacun vivra ou se congèlera à sa façon.

Le film se découpe en trois actes: le départ, l'absence, le retour, avec trois couleurs narratives

d'inégale intérêt. À la lumière succède le brouillard, le second volet étant le plus complexe des trois, le premier, le plus romanesque, alors que le dernier est beaucoup moins réussi. La structure peine à trouver son unité.

Les Chansons d'amour s'est élaboré à partir des chansons préexistantes d'Alex Beaupain. Christophe Honoré, à qui on devait déjà des œuvres beaucoup plus sombres, dont *Ma mère*, adapté du récit autobiographique de Georges Bataille, désirait mettre en scène le sentiment amoureux en faisant chanter les protagonistes, à chaque montée d'émotion.

Sauf que les chansons d'Alex Beaupain, dans l'ensemble assez mièvres, n'ont pas l'épaisseur requise pour permettre au film de sauter d'un niveau à l'autre sans sembler factice. Entre le «dit» et le «chanté», ça boite parfois.

Il y a des scènes vivantes, surtout dans la famille de Julie et dans le triangle amoureux du début. Le personnage de Jeanne, la sœur de Julie incarnée par Chiara Mastroianni, est tellement statique, triste et indélicat dans ses incursions répétées dans la vie de son beau-frère qu'elle tire le film vers le bas à chacune de ses incursions.

Erwann (Grégoire Leprince-Ringuet), l'amant qui surgit en fin de course, n'est pas un personnage convaincant. On le dirait plaqué là pour ouvrir sur de nouvelles dimensions sexuelles, pour cheville le film dans une modernité où le sexe des êtres aimés n'a plus aucune importance, mais ça semble artificiel.

La présence du fantôme de la disparue en dernière partie sauve un peu le dénouement, mais *Les Chansons d'amour*, avec des moments charmants et une vraie audace, demeure un film qui se cherche sans trouver son ton de bout en bout.

Le Devoir



Jaime King dans *They Wait*, d'Ernie Barbarash

SOURCE TVA FILMS

Les fantômes de Vancouver

THEY WAIT

Réalisation: Ernie Barbarash. Scénario: Carl Bessai et Doug Taylor d'après le roman de Trevor Markwart. Avec Jaime King, Terry Chen, Cheng Pei Pei, Regan Wihardja, Henry O. Image: Gregory Middleton.

ODILE TREMBLAY

Le film a des côtés *remake* du *Sixième Sens* de M. Night Shyamalan. Vous savez, l'histoire de ce petit garçon à la drôle de binette qui possède des dons paranormaux et voit des fantômes effrayants là où les adultes ne contemplent que du vide. Mais *They Wait*, une production canadienne ayant pour cadre le bouillonnant Chinatown de Vancouver, explore une veine plus exotique. Rare phénomène, par ailleurs, du côté des productions fantastiques: elle trouve son point d'ancrage dans une histoire vraie (mais pas les fantômes). Au XIX^e siècle et jusqu'au milieu du XX^e, les patrons des entreprises textiles occidentales acceptaient de renvoyer les os des employés chinois dans

leur patrie après sept années d'enfouissement.

L'histoire pousse le bouchon plus loin en se demandant ce qu'il adviendrait si les os en question n'étaient pas rapatriés. Réponse: des fantômes furieux et beaucoup de trouble.

Le film d'Ernie Barbarash (à qui on devait *Cube Zero*) en vaut bien d'autres dans la catégorie: horreur, surnaturel, gore et tout ce que ça prend pour effrayer le spectateur dans son fauteuil. L'idée de base est bonne d'ailleurs, même si la veine générale apparaît quand même épuisée. Le Chinatown de Vancouver, au fort potentiel d'insolite exotique, jusqu'ici sous-utilisé à l'écran, est mis habilement à contribution.

L'histoire est celle de la blonde Sarah (Jaime King) qui revient d'un séjour à Shanghai avec son mari d'origine chinoise (Terry Chen) et leur petit garçon (Regan Oey) pour des funérailles dans la famille du mari. Chez une tante inquiétante (Cheng Pei Pei, qui donne une prestation solide), dont la maison ouvre sur une usine textile désaffectée, des fantômes apparaissent au petit gar-

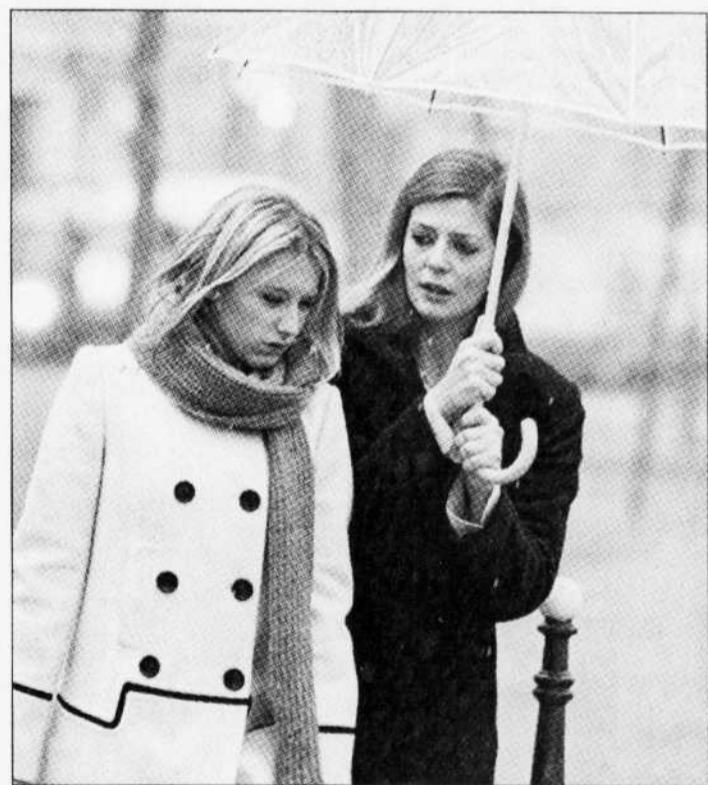
çon, puis à la mère. Un mal étrange s'empare de l'enfant, devant lequel la médecine se révèle impuissante. Le tout sur fond de mois des morts célébré dans le Chinatown avec un tas de rituels intriguants, dont des ofrandes incendieuses, du plus bel effet.

Les péripéties sont assez prévisibles et le petit acteur, Regan Oey, qui fait ce qu'il peut, ne possède pas le charisme de Haley Joel Osment dans *Le Sixième Sens*, auquel on ne peut que le comparer. Ni Jaime King ni Terry Chen (les parents) ne font d'étincelles non plus, mais certains éléments se révèlent intéressants dans le créneau. La filature désaffectée est un décor à donner froid dans le dos et la vieille pharmacie remplie d'herbes traditionnelles et de bestioles séchées possède une fière allure. L'aspect traditionnel des os des immigrants expédiés au pays constitue une piste scénaristique puissante.

Quant au reste, le cinéaste nous sert une production d'horreur classique, filmée de façon conventionnelle, qui entremêle peur, sang et émotions familiales (la maman prête à tout pour sauver son petit garçon), avec des

scènes gore déjà vues cent fois. Le pire est ce dénouement plat sans punch avec les violons. Toute la quête de la maman ennuie dans son conventionnalisme larmoyant. C'est le mysticisme asiatique qui constitue ici l'élément neuf de la sanglante production, et le seul à valoir vraiment le détour.

Le Devoir



Ludivine Sagnier et Chiara Mastroianni dans *Les Chansons d'amour*, de Christophe Honoré

SOURCE FILMS SEVILLE

Une autre battante aux jambes de gazelle

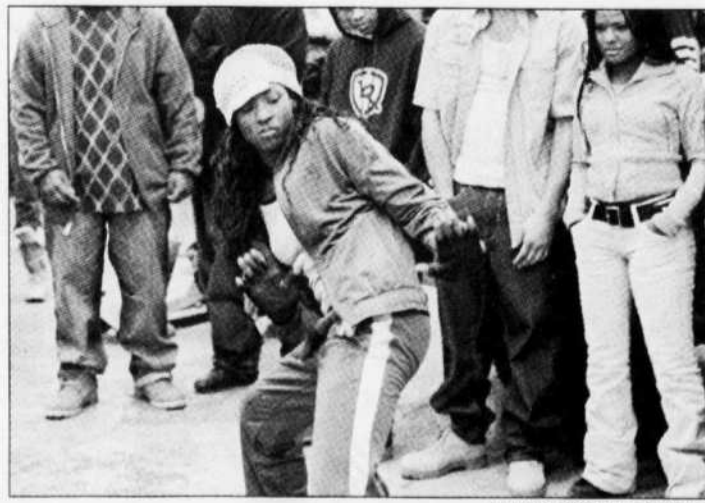
HOW SHE MOVE

Réalisation: Ian Iqbal Rashid. Scénario: Annmarie Morais. Avec Rutina Wesley, Dwain Murphy, Tré Armstrong, Clé Bennett. Image: André Pienaar. Montage: Susan Maggi. Musique: Andrew Lockington. Canada, 2007, 92 min.

ANDRÉ LAVOIE

C'est un virage si prononcé pour Ian Iqbal Rashid que l'on pourrait le perdre dans la courbe à tout moment. En effet, aucune comparaison ne semble possible entre *Touch of Pink* et le second long métrage de ce réalisateur canadien d'origine indienne, *How She Move*. Le premier évoquait les difficultés d'un jeune Canadien issu de la communauté pakistanaise de Toronto à dévoiler son homosexualité à sa famille, démarche laborieuse largement commentée par le fantôme de... Cary Grant, tout cela avec humour et fantaisie.

Rien de tout cela, ou si peu, dans *How She Move*. Le cinéaste promène sa caméra dans une banlieue HLM quelque part en Ontario, dont la morosité n'a rien à envier aux pires ghettos parisiens ou new-yorkais. On comprend vite pourquoi la jeune Raya (Rutina Wesley, énergique) n'a qu'une en-



Dans *How She Move*, le cinéaste Ian Iqbal Rashid promène sa caméra dans une banlieue HLM quelque part en Ontario.

SOURCE MONGREL MEDIAS

vie: s'affranchir au plus vite de ce monde de drogues et de violence, ces plaies qui gangrènent sa communauté composée de familles d'origine jamaïcaine. Mais la mort par surdose de sa sœur va modifier les plans de réussite de cette belle ambitieuse, première de classe au corps svelte et athlétique.

Forcée de quitter sa confortable école privée, elle est ramenée par ses parents dans le lieu auquel elle croyait avoir définitivement échappé. Son retour suscite l'hostilité de

ses anciennes copines et la pousse à trouver une nouvelle porte de sortie. Elle croit la dénicher lorsqu'elle découvre qu'une compétition de «step dancing» offre un premier prix de 50 000 \$, une somme qui pourrait l'aider à réaliser ses rêves. Mais il ne suffit pas d'afficher souplesse et virtuosité: elle doit briser les barrières de résistance (machiste) d'une troupe menée par Bishop (Dwain Murphy), qui n'est pas insensible aux charmes de Raya mais pas indiffé-

rent non plus aux critiques que sa présence suscite.

L'approche visuelle d'Ian Iqbal Rashid apparaît souvent si lugubre, baignée par la lumière capricieuse des néons, que l'on croit parfois que Ken Loach ou Mike Leigh s'est substitué à lui derrière la caméra. Mais à ce réalisme plutôt «soft» (les ravages de la drogue sont évoqués mais jamais visuellement explicites) s'ajoutent, peu à peu, des parenthèses chorégraphiques d'abord rudimentaires et rapidement enlevantes. Car le combat de Raya n'est pas sans rappeler celui d'une autre battante aux jambes de gazelle, celui de la soudeuse de *Flashdance* d'Adrian Lyne, trouvant elle aussi son salut en suivant le rythme effréné de la musique.

Voilà pourquoi le message édifiant de *How She Move* se décode avec la même facilité qu'un vidéoclip, ou tous ces films pour adolescents qui reproduisent leurs angoisses, et leurs aspirations, à la perfection. Celles de Raya suivent les recettes consacrées (les parents bornés, les copines envieuses, les défaites avant l'apothéose finale) avec une fidélité que le scénario d'Annmarie Morais respecte avec la régularité d'un métronome. Ian Iqbal Rashid suit la cadence, discipliné comme les

adeptes de la danse en ligne, capable toutefois de tirer beaucoup d'authenticité de ces jeunes interprètes, dont plusieurs non professionnels pleins de fougue. Comme si eux aussi avaient appris la leçon de danse, et d'endurance, de *Flashdance*.

Collaborateur du Devoir

K-FILMS AMÉRIQUE

CANNES 2007
Quinzaine des Réalisateurs

«Thriller, étude de moeurs, exploration de pulsions, peinture de corps, exploration musicale, film d'espionnage, politique, historique, fantastique: LA QUESTION HUMAINE est tout cela à la fois. MAGISTRALEMENT!»
LE MONDE

«Ce n'est pas tous les jours qu'on voit des films aussi puissants (...) qui vous hantent longtemps après la projection.»
INROCKPUBLES

«LA QUESTION HUMAINE propose une thèse violente: le libéralisme contemporain est l'enfant, génétique et génologique, du nazisme. (...) La mise en scène très respirée en rend exemplairement compte.»
LIBÉRATION

LA QUESTION HUMAINE
UN FILM DE NICOLAS KLOTZ
ÉCRIT PAR ELIZABETH PERCEVAL

3 semaines à l'affiche!

QUARTIER LATIN | CINÉMA Bonaïone | CARRIÈRE
COMPLÉTEZ LES GUIDES HUMAINES DES CINÉMAS

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Résultats des ventes:
du 15 au 21 janvier 2008

1	CÉLINE DION A New Day : Live à Las Vegas
2	THE SECRET
3	FAMILY GUY Blue Harvest
4	LE DÎNER DE CONS
5	PILATES : FORCE ET MINCEUR
6	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix
7	PILATES : ABOOS DE FER
8	EXPO 67
9	JOSÉE LAVIGNEUR Maigrir et raffermir le ventre et ...
10	NATHALIE LAMBERT Cardio Latino
11	JEAN-MARC CHAPUT Politiquement incorrect
12	LOST Saison 3
13	NATHALIE LAMBERT Cardio Fever
14	JONAS The Quest
15	ONE TREE HILL Saison 4
16	RATATOUILLE
17	SISSI : COLLECTION DELUXE
18	DANIEL LEMIRE Lemire chez vous
19	MARTIN MATTE Comment devenir excellent
20	THE SIMPSONS The Movie

Cinéma

Un thriller paradoxal

UNTRACEABLE
(INTROUVABLE)

De Gregory Hoblit. Avec Diane Lane, Billy Burke, Colin Hanks, Joseph Cross, Mary Beth Hurt, Peter Lewis. Scénario: Robert Fyvolent, Mark R. Brinker, Allison Burnett. Image: Anastas Michos. Montage: David Rosenbloom. Musique: Christopher Young. États-Unis, 2007, 100 min.

MARTIN BILODEAU

Qualifier *Untraceable* d'ambigu serait exagéré. On dira plutôt qu'il s'agit d'un thriller paradoxal, dans lequel Gregory Hoblit, un habitué du genre (*Primal Fear*, *Fallen*, *Fracture*), dénonce le voyeurisme morbide du monde contemporain, mesuré à l'échelle des succès populaires de *Saw* et autres carnivals gore, tout en l'exploitant. À l'avantage de son film, peinture à numéros bien exécutée et même relevée ici et là de quelques éléments de surprise.

Ils ne sont guère nombreux mais, dans le contexte d'une production hollywoodienne destinée au marché de janvier, permettez que je le signale. Diane Lane y campe une agente du FBI qui, traquant les cybercriminels sur la Toile, tente de repérer un psychopathe qui orchestre de savantes mises à mort en direct sur son site Internet dont il est impossible de retrouver la trace — d'où le titre du film. De fait, le tueur sadique, dont les exécutions sont accélérées par le nombre grandissant de visiteurs sur son site, semble tout

droit sorti des *Saw*, *Captivity* et autres *Hostel* destinés à un auditoire de mâles adolescents. Elle, veuve et maman d'une fillette, vivant avec sa mère dans une belle grande maison en bardeaux de cèdre de Portland, paraît sortir d'un de ces thrillers des années 80 avec Cher, Melanie Griffith ou Goldie Hawn en tête d'affiche. Dans la marmite toutefois, ça bouillonne et la tension monte grâce à un scénario calibré en cinq actes, avec une proie dans chacun. Je vous laisse deviner qui sera la dernière...

Habile faiseur, Hoblit filme tout ça avec énergie, à défaut d'invention. Couleurs saturées, grain perceptible dans l'image, scènes nocturnes où la lumière se reflète sur l'imperméable de l'héroïne, angles bien choisis... Hoblit connaît le b.a.-ba et n'éprouve aucune gêne à l'exploiter ouvertement. Son plus grand mérite demeure son habile exploitation du paysage de Portland, la métropole de l'Oregon au profil singulier, striée d'eau et de ponts, à l'architecture industrielle très éloquente, sur le plan dramatique. Si bien qu'on ferme les yeux sur les commodités du scénario — par ailleurs farci de messages d'intérêt public sur le piratage et les bonnes mœurs des internautes —, dont celle voulant que la responsable de l'enquête et le tueur habitent la même ville. Le cyberspace, dont les ramifications nous sont décrites dans le premier tiers du film avec moult détails et logorrhées verbales, n'aura jamais semblé aussi petit. Paradoxalement.

Collaborateur du Devoir



La Belle Empoisonneuse évoque un de ces champignons qu'il faut se contenter de contempler plutôt que d'y croquer à belles dents, ainsi qu'une jeune femme mystérieuse, Roxane (Isabelle Blais), dont il est dangereux de s'approcher.

Forts, les champignons...

LA BELLE
EMPOISONNEUSE

Réalisation et scénario: Richard Jutras. Avec Maxime Denommée, Isabelle Blais, Benoît Gouin, Isabelle Miquelon. Image: James Gray. Montage: Denis Lavoie. Musique: Olivier Auriol. Québec, 2007, 93 min. Précédé du court métrage *Histoire de pêche*, de Richard Lacombe.

ANDRÉ LAVOIE

Très librement inspiré des tragédies grecques (montrant ce qu'il en coûte de défier certains tabous) et de l'œuvre romanesque de Dostoïevski (pour ses personnages tourmentés), le premier long métrage de fiction de Richard Jutras ressemble parfois à... une auberge espagnole. Le manque de moyens n'a visiblement pas freiné l'enthousiasme du réalisateur, qui manie les symboles, les clins d'œil et les incidents saugrenus à la manière d'un jongleur déterminé à nous en mettre plein la vue. Quitte à laisser échapper quelques quilles.

La Belle Empoisonneuse évoque un de ces champignons qu'il faut se contenter de contempler plutôt que d'y croquer à belles dents, ain-

si qu'une jeune femme mystérieuse, Roxane (Isabelle Blais), dont il est dangereux de s'approcher. C'est pourtant ce que fera Homère (Maxime Denommée), une vieille âme dans un corps d'adolescent. La lecture de Sophocle n'a jamais pu calmer les souvenirs déchirants qui ont marqué son enfance, lui qui préfère se réfugier tout à la fois dans la mycologie et la mythomanie. Sa rencontre avec Roxane va le faire chavirer et provoquer quelques drames, faisant tomber au passage les barrières d'illusions qui entouraient cette gosse de riche dont la dévotion pour les démunis et la complicité avec son beau-père (Benoît Gouin), également son patron, cachent de nombreux secrets.

Tous ces mystères sont enrobés dans de nombreux artifices qui donnent tour à tour au film des allures de comédie macabre, de conte romantique et de drame à la sauce psychanalytique, où les reminiscences du passé épinglent les névroses présentes du candide Homère. C'est pourquoi on ne peut échapper à l'incontournable narration en voix hors champ, pesante et explicative, nous guidant un peu trop fermement dans les méandres de la pensée parfois confuse, parfois lyrique, de cet

amateur de champignons (comestibles et/ou hallucinogènes).

Ces délires et autres petits carnages (dont un impliquant un Robert Lepage résolument à contre-emploi et visiblement ravi de la chose) contrastent avec la beauté de Québec, filmé ici comme une ville à la fois coquette et ouvrière, jamais touristique. D'un côté, certains personnages liés à Roxane évoluent dans un palace en retrait de l'agitation urbaine et de l'autre, des odeurs de bière tablette et de poutine (dont la véritable origine est une fois de plus remise en question!) viennent souligner les conditions de vie modestes du jeune conquérant au cœur tendre. Même si la capitale est souvent reconnaissable, elle s'offre dans ses aspects les moins stéréotypés tout en demeurant visuellement séduisante.

Il en va de même des acteurs, Isabelle Blais et Maxime Denommée formant un tandem attendrissant malgré la multiplicité rocambolique des obstacles qu'ils doivent affronter, ou provoquer par leur étourderie. Richard Jutras n'est d'ailleurs jamais avare de revirements de situations dignes de grands coups de théâtre superposés à des coups de tonnerre, forçant dans le dosage symbolique ou les effets visuels appuyés, particulièrement ces flash-back vaporeux entourant une tragédie routière ayant marqué l'enfance de cet Homère québécois. Ce n'est qu'un élément hétéroclite parmi d'autres, tissant un film qui ne manque pas d'idées, juste d'un peu plus de cohésion.

Le Devoir



Dans *Untraceable*, Diane Lane (sur la photo) campe une agente du FBI qui traque les cybercriminels sur la Toile.

Sombre héros

IMITATION

Réalisation: Federico Hidalgo. Scénario: Federico Hidalgo et Paulina Robles. Avec Vanessa Bauche, Jesse Aaron Dwyre, Conrad Pla. Image: Jean-Pierre St-Louis. Musique: Robert M. Lepage. Montage: Tony Asimakopoulos. 1 heure 27 min.

ODILE TREMBLAY

À Federico Hidalgo, un cinéaste montrealais d'origine argentine, on devait déjà *A Silent Love*. Sur un thème un peu similaire, qui aborde les réalités immigrantes, il redonne la vedette à l'actrice mexicaine Vanessa Bauche, mise en scène aussi par Tommy Lee Jones et Alejandro González Inárritu.

Il réalise ici un road-movie où Montréal est très présent. L'héroïne mexicaine, Teresa (Vanessa Bauche), dit chercher son frère disparu à Montréal à Fenton (Jesse Aaron Dwyre), un jeune homme candide qui travaille dans une épicerie et s'éprend d'elle. Et de pistes en déambulations, de mensonges en malentendus, le duo part à sa recherche, croisant des Québécois et des immigrés de tous poils. Il y a un côté thriller, des aspects noirs. Le cinéaste aborde au passage les problèmes du logement

(Teresa doit vivre avec plusieurs colocataires), mais aussi du travail précaire lié à l'immigration, sans appuyer le réalisme social mais en y adjoignant des éléments de comédie.

Si Montréal est filmé de façon intéressante, avec incursion dans des milieux populaires, si la musique appuie bien l'action, la réalisation n'apparaît guère convaincante, déparée, entre autres choses, par des revirements sentimentaux trop abrupts et des dialogues bien faibles. La direction d'acteurs laisse grandement à désirer. Même Vanessa Bauche manque de naturel et Jesse Aaron Dwyre ne possède guère de coffre pour permettre au spectateur de s'identifier à son personnage. De plus, l'intrigue, qui ne révèle pas ses codes, semble souvent inarticulée. De grands pans de l'histoire restent dans l'ombre, surtout à la fin, lors de la rencontre avec le disparu, à travers des scènes où les agissements de sombres adultes avec des enfants se révèlent trop flous.

Malgré des pistes intéressantes, même si le film est réalisé avec des moyens restreints, les problèmes d'*Imitation* reposent avant tout sur un scénario mal développé et un rythme boiteux.

Le Devoir

NOMINATION AUX OSCARS
MEILLEUR LONG MÉTRAGE D'ANIMATION

MEILLEUR FILM
NOMINATION AUX GOLDEN GLOBES

★★★★★! La Presse - Voir - Le Journal de Montréal - Le Soleil

« Irrésistible ! Captivant de la première à la dernière image. On rit aux éclats ! »
Manon Dumais, Voir

« Remarquable ! » André Lavoie, Le Devoir

« Réjouissant ! » MÉTRO

« LE film de la nouvelle année ! Merveilleux ! Une bouffée de bonheur. Courrez-y ! »
Rachel Haller, ICI

« Un film absolument merveilleux ! Drôle et émouvant. »
Daniel Rioux, Journal de Montréal

PERSEPOLIS

D'APRÈS L'ŒUVRE ORIGINALE DE MARIJANE SATRAPI
UN FILM DE MARIJANE SATRAPI ET VINCENT PARONNAUD
AVEC CHIARA MASTROIANNI, CATHERINE DENEUVE ET DANIELLE DARRIEUX

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

EX-CENTRIS CINÉMA BOUCHERVILLE
ST-STYASCHÉ SHERBROOKE STARCITÉ HULL
STE-ADELE LE CLAP PLACE CHAREST

26^e FIFA
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

POUR TOUT L'ART DU MONDE!

290 FILMS PROVENANT DE 26 PAYS

6 - 16 MARS 2008 MONTRÉAL

Achetez vos billets en ligne dès maintenant pour profiter de tarifs préférentiels + soyez admissibles aux nombreux concours!

WWW.ARTFIFA.COM